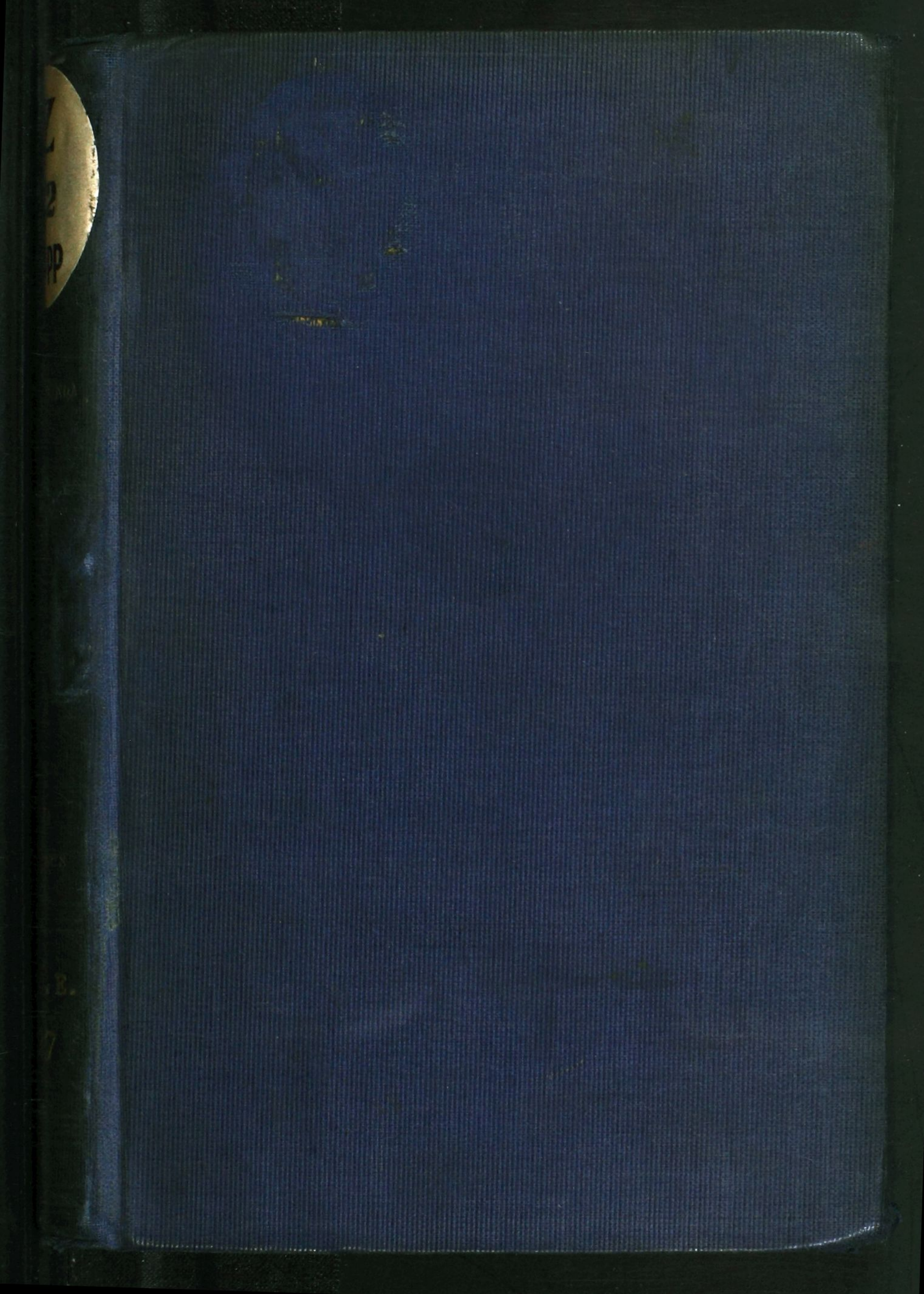
NAGANANDA

LA JOIE
DES
SERPENTS

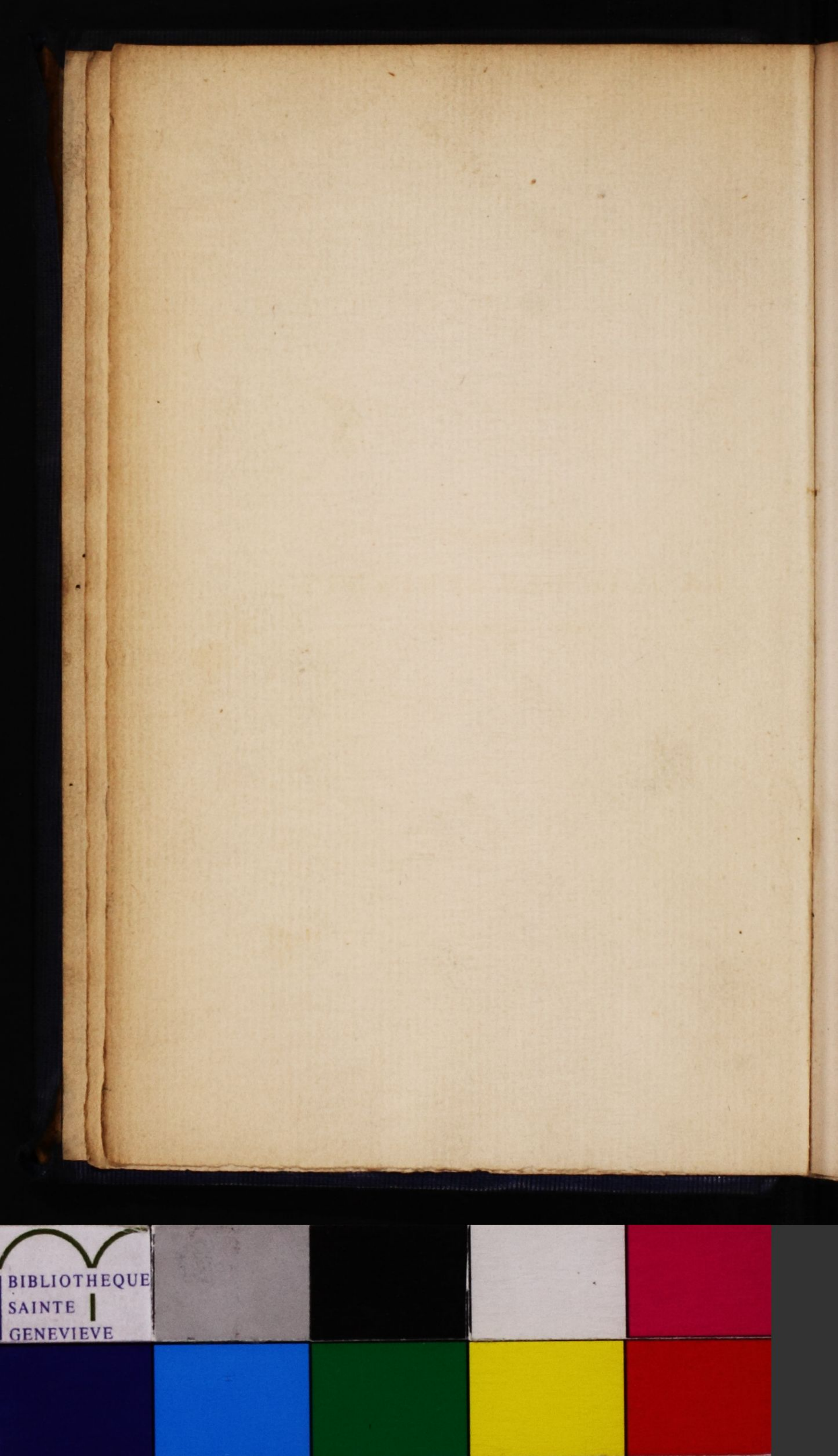
B. O. E.
27





1

A. M


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

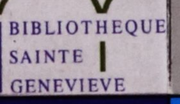
BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XXVII

NÂGÂNANDA

LA JOIE DES SERPENTS

DRAME BOUDDHIQUE



Le Puy, imprimerie de Marchessou fils.

NÂGÂNANDA
LA
JOIE DES SERPENTS

DRAME BOUDDHIQUE

ATTRIBUÉ AU ROI ÇRÎ-HARCHA-DEVA

Traduit pour la première fois du sanskrit
et du prâkrit en français



Par Abel BERGAIGNE

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
RÉPÉTITEUR A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1879



PRÉFACE

Le titre de l'œuvre qu'on va lire est bien étrange. L'œuvre elle-même ne l'est pas moins. Un jeune prince qui, pour arracher un serpent aux griffes d'un oiseau de proie, se fait dévorer à sa place, voilà un singulier protagoniste, même pour une tragédie indienne. Il va sans dire que nous sommes ici en pleine mythologie. L'oiseau est un oiseau divin, le terrible Garouda. Le serpent est un de ces serpents à face humaine appelés Nâgas, dont Garouda est l'impitoyable ennemi. Enfin la victime volontaire de Garouda appartient à la race des génies aériens nommés Vidyâdharas. Nous som-

mes aussi en plein bouddhisme. Non seulement l'œuvre entière est inspirée de l'esprit de douceur, d'amour et de dévoûment pour les êtres vivants qui est le fond de la morale bouddhique, mais le héros reçoit dans une scène de l'acte V le nom de Bodhisattva, c'est-à-dire qu'il est donné pour un de ces êtres arrivés, dans la série de leurs renaissances, à l'état qui précède immédiatement celui d'un Bouddha accompli. En attendant, il porte, comme les portait à sa naissance (d'après la légende) le Bouddha historique, tous les signes d'un Mahâpouroucha, c'est-à-dire d'un être destiné à la dignité de Tchakravartin ou empereur, qu'il atteint, en effet, au dénoûment. Ce caractère étroitement bouddhique qui s'accuse, dès le début, dans l'invocation à Bouddha, donne au Nâgânanda *une place à part dans la littérature dramatique de l'Inde. La meilleure excuse des bizarreries du sujet est aussi dans le sentiment qui a trouvé en elles une expression plus conforme, nous l'a-*

vouerons sans peine, au goût des Hindous qu'au nôtre. La charité bouddhique, en dépit de l'extravagance de ses légendes et de l'exagération souvent puérile de ses préceptes, reste, en somme, après la charité chrétienne, le grand, l'éternel honneur de l'humanité.

Notre drame est donc une sorte de mystère. *Cependant, et ce n'est pas la moindre des singularités auxquelles nous croyons devoir préparer nos lecteurs, il débute par trois actes de marivaudage. Comme Polyeucte, c'est au lendemain d'une union ardemment désirée que le Vidyâdhara vole au martyre. Un successeur de Kâlidâsa ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de peindre d'abord les premières inquiétudes d'une inclination naissante, puis les tourments de la jalousie et enfin les joies de l'amour heureux. Notre auteur le fait avec une telle complaisance et une telle abondance qu'on peut le croire plus préoccupé de déployer toutes les ressources d'un art*

subtil et raffiné que de faire ressortir l'héroïsme du sacrifice final par l'effet d'un contraste trop grossier d'ailleurs pour être bien touchant.

Quand nous aurons signalé encore la préciosité de l'expression et l'abus de l'esprit poussé jusqu'au jeu de mots, non seulement dans les scènes légères, mais dans les plus graves, et dans les situations les plus pathétiques, nous aurons pris à peu près toutes les précautions nécessaires pour épargner de trop grands étonnements aux personnes qui seraient insuffisamment édifiées sur les particularités de la poétique indienne.

Ainsi prévenues, elles goûteront plus aisément des mérites littéraires, qui, sans être de premier ordre, ne nous semblent cependant pas méprisables. Nous nous sommes efforcé, dans notre traduction, de faire ressortir ces mérites pêle-mêle avec des défauts qui sont ceux de l'esprit hindou, et que nous n'avons eu garde de dissimuler. Notre ambition a été de donner

au public français l'image fidèle d'une œuvre intéressante par son étrangeté même, en reproduisant autant que possible la couleur du style, et particulièrement le tour des stances descriptives qui est souvent celui d'une énigme dont le mot n'est donné que dans le dernier membre. Nous ne croyons pas avoir exagéré l'opposition qu'on ne manquera pas de remarquer entre le ton généralement simple et familier du dialogue en prose et la complication souvent extrême des stances, descriptives ou autres, qui y sont entremêlées selon l'usage du drame indien, et que notre imprimeur s'est d'ailleurs chargé de distinguer extérieurement par l'emploi d'un caractère différent.

Au double intérêt du fond et de la forme, le Nâgânanda *en joint un autre : c'est, avec la* Ratnâvalî, *la plus ancienne pièce indienne dont la date puisse être fixée, à quelques années après. Les œuvres de Kâlidâsa doivent remonter à une antiquité plus haute, mais tout ce qu'on*

peut dire de certain sur l'auteur de Çakountalâ, c'est qu'il jouissait d'une renommée incontestée en l'année 585 (ou, selon une autre lecture, 635) de notre ère, date d'une inscription de la dynastie des Tchâloukyas où son nom est cité avec honneur. De combien d'années ou de siècles est-il antérieur à cette date, c'est ce qu'on n'a pas réussi jusqu'à présent à établir d'une manière sûre. Nous avons des données beaucoup plus précises sur l'époque des auteurs qui, selon un usage fréquemment suivi par les poètes hindous, ont dans les prologues du Nâgânanda *et de la* Ratnâvalî, *attribué ces œuvres à leur royal patron, Harcha. Il y a à la vérité plus d'un roi de ce nom dans l'histoire de l'Inde. Mais le véritable auteur de la* Ratnâvalî *nous est connu. C'est, selon une conjecture déjà ancienne de M. Hall qui a reçu depuis, une découverte de M. Bühler, une confirmation éclatante (Weber,* Akademische Vorlesungen, *2ᵉ édition, p. 333), le célèbre poète Bâna,*

protégé et biographe du roi Harcha-Vardhana ou Çîlâditya que Hiouen-Thsang trouva sur le trône de Kanodje dans le second quart du septième siècle de notre ère. Et l'extrême ressemblance des prologues du Nâgânanda *et de la* Ratnâvalî, *si elle n'est pas une raison suffisante pour attribuer les deux pièces au même auteur, ne permet pas du moins de supposer qu'elles aient été écrites pour deux rois différents du nom de Harcha. Le caractère bouddhique de notre pièce s'accorde d'ailleurs à merveille avec ce que nous dit le pèlerin chinois de la protection accordée à sa religion par le roi Harcha de Kanodje.*

La détermination de l'âge du Nâgânanda *appartient à M. Cowell. Le savant professeur de Cambridge a traité cette question dans la préface qu'il a mise en tête de la traduction anglaise publiée par un de ses élèves, M. Palmer Boyd, en 1872. Nous ne le suivrons pas toutefois dans la tentative qu'il fait pour préciser l'année et même le jour de la représentation de*

notre pièce, non plus que dans l'attribution purement conjecturale de l'œuvre à un poète du nom de Dhâvaka. Relevons seulement encore dans sa préface l'indication des passages (chap. 22 et 90) du Kathâ-sarit-sâgara *où se retrouve, sous une forme moderne, le vieux conte qui a fourni à l'auteur, quel qu'il soit, du* Nâgânanda, *le sujet de son drame.*

Nous n'avons pas pu nous procurer l'édition publiée à Calcutta en 1873 par Djîvânanda-Vidyâ-Sâgara. Le texte que nous avons traduit est celui de Mâdhava-Tchandra-Ghocha, publié également à Calcutta en 1864, et qui avait déjà servi de base à la traduction de M. Palmer Boyd. La nôtre, malgré quelques différences d'interprétation, n'a donc aucune nouveauté scientifique. Telle qu'elle est, avec les défauts inévitables d'un travail fait sur un texte unique et sans l'aide d'aucun commentaire indigène, nous avons cru, après l'avoir écrite pour les besoins de notre enseignement à la Faculté des

Lettres de Paris, que la publication n'en serait pas inutile et pourrait contribuer à répandre chez nous la connaissance, et peut-être le goût d'une littérature curieuse.

Nous avons dressé ci-après la liste des personnages, et nous avons conservé tout le long de la pièce les appellations techniques qui les désignent dans le texte original, pour ne jamais laisser perdre de vue le caractère artificiel et savant du drame indien. On remarquera que, dans les deux derniers actes, l'héroïne, dont le rôle devient tout-à-fait accessoire, n'est plus désignée que par son nom de Malayavatî. Dans notre liste, les astérisques désignent les personnages qui, selon l'usage, parlent différents dialectes prâkrits, par opposition à ceux qui parlent la langue savante, le sanskrit.

Les indications scéniques sont traduites du texte original. L'auteur du Nâgânanda *et tous les dramaturges*

hindous en sont aussi prodigues que leurs confrères européens du xix[e] *siècle.*





PERSONNAGES DU PROLOGUE

LE DIRECTEUR.

* UNE ACTRICE.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

Personnages désignés par le nom consacré de leur rôle.

LE HÉROS, Djîmoûtavâhana, jeune roi des Vidyâdharas (menant la vie ascétique dans la forêt avec le roi son père et la reine sa mère).

* L'HÉROÏNE, Malayavatî, fille du roi des Siddhas Viçvâvasou (menant la vie ascétique dans un ermitage consacré à la déesse Gaourî).

* LE CONFIDENT DU HÉROS, Atreya, brâhmane glouton et poltron.

* LA SUIVANTE DE L'HÉROÏNE, Tchatourikâ.

* AUTRES SUIVANTES : { Manoharikâ. Navamâlikâ.

* LE PARASITE, Çekharaka.

* LE VALET du Parasite.

LE CHAMBELLAN, Vasoubhadra.

LE PORTIER, Sounanda.

UN ASCÈTE, Çândilya.

UN HÉRAUT (derrière la scène).

Autres personnages

DJIMOUTAKETOU, roi des Vidyâdharas, père du Héros.

* LA VIEILLE REINE, sa femme, mère du Héros.

MITRAVASOU, jeune roi des Siddhas, frère de l'Héroïne.

GAOURI, la grande déesse, appelée aussi Pârvatî, Dourgâ, etc., fille de l'Himâlaya, épouse de Çiva.

GAROUDA ou Târkchya, fils de Kaçyapa et de Vinatâ, roi des oiseaux, demi-dieu de forme humaine avec le bec et les ailes d'un oiseau de proie, ennemi des Nâgas ou Serpents.

ÇANKHATCHOUDA, de la race des Nâgas, Serpents à face humaine, désigné par son roi, Vâsouki, pour servir de pâture à Garouda.

* UNE VIEILLE, mère de Çankhatchoûda.

* UN SERVITEUR du roi des Serpents.





NAGANANDA
LA JOIE DES SERPENTS

PROLOGUE

PRIÈRE

« Sous prétexte de méditation, quelle est « celle à qui tu penses? Ouvre un instant « les yeux! Vois! tu es un sauveur, et tu « refuses de faire le salut de malheureuses « blessées par les flèches de l'amour! Ta « miséricorde n'est que mensonge! Est-il « un être plus cruel que toi? » Que celui qui reçoit ces reproches des filles de Mâra 1, transportées de jalousie, que le Bouddha Djina 2 vous protège!

Et de plus,

Ni Kâma [3], tendant son arc, ni les guerriers de Mâra, dansant au son bruyant des tambours, ni les nymphes divines, tour à tour fronçant le sourcil, tremblantes, inclinant au sommeil ou souriantes, mais toujours jouant de la prunelle, ni les Siddhas [4], courbant la tête devant lui, ni Indra [5] frémissant d'étonnement, n'ont pu le troubler dans sa méditation, alors qu'il atteignait à l'intelligence absolue : qu'il vous protège donc, lui, le modèle des solitaires!

Après la prière.

LE DIRECTEUR. — Trêve aux longues prières [6]! Aujourd'hui, jour de la fête d'Indra, l'assemblée des rois venus de tous les points de l'horizon et baisant les pieds, pareils à des lotus, du roi Çrîharchadeva, m'a très-civilement fait appeler et m'a dit : « Notre maître Çrîharchadeva a composé sur le Tchakravartin [7] des Vidyâdharas [8], avec un arrangement nouveau du sujet,

une pièce intitulée *La joie des Serpents*. Nous en avons entendu parler, mais nous ne l'avons pas vu représenter. Il faut donc, tant par égard pour ce roi chéri de tous que pour notre propre plaisir, que tu nous fasses donner aujourd'hui une bonne représentation de cette pièce. » En conséquence, je vais faire habiller mes acteurs et je satisferai le désir qui m'a été exprimé. *(Il fait quelques pas et regarde l'assistance.)* Je suis sûr d'avoir déjà conquis la faveur de toute la compagnie. En effet,

> Çrîharcha est un poète habile, cette assemblée est composée de connaisseurs, l'histoire du roi des Siddhas est intéressante, et nous sommes de bons comédiens; une seule de ces conditions aurait suffi pour me garantir le succès; or, je suis assez heureux pour les réunir toutes !

Maintenant je vais aller chez moi chercher ma femme pour commencer le divertissement. *(Il marche et regarde du côté de la loge des acteurs.)* Voici notre mai-

son. Je vais entrer. *(Etant entré.)* Madame, venez ici !

Une actrice paraît.

L'ACTRICE *(pleurant)*. — Seigneur, voilà votre malheureuse femme. Que mon époux ordonne ce qu'il veut que je fasse !

LE DIRECTEUR *(regardant l'actrice)*. — Madame, nous avons à représenter *La joie des Serpents*. Pourquoi donc pleurer sans raison ?

L'ACTRICE. — Seigneur, comment pourrais-je retenir mes larmes ? Voilà que votre père, se voyant vieux, a senti son cœur se détacher du monde, et, vous trouvant capable de gouverner désormais sa maison, est parti avec votre mère pour mener la vie d'ermite dans la forêt.

LE DIRECTEUR *(avec détachement)*. — Eh quoi ! mes parents m'ont abandonné et sont partis pour la forêt ! Que faire maintenant ? *(Après réflexion.)* Puis-je rester à la maison et renoncer au bonheur d'honorer les pieds de mes gourous [9] ? Non !

Pour rendre mes devoirs à mes parents, renonçant à leur héritage, je pars à l'instant pour la forêt, tout comme Djîmoûtavâhana 10.

Ils sortent.

FIN DU PROLOGUE



NOTES SUR LE PROLOGUE

1. Mâra est le tentateur du Bouddha.

2. Le nom de Djina « victorieux » est appliqué à la fois au Bouddha et au personnage correspondant de la religion des Djainas. Ce dernier mot est un dérivé de Djina.

3. Ou l'Amour, autre nom de Mâra.

4. Race de demi-dieux habitant les airs et le sommet des montagnes, comme les Vidyâdharas, autre race de demi-dieux à laquelle appartient le héros.

5. Le premier des dieux anciens ou védiques.

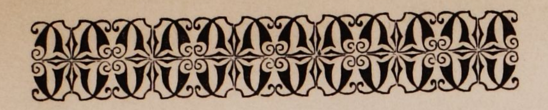
6. Formule consacrée. Le directeur est aussi toujours le premier personnage du Prologue. L'autre est un acteur ou une actrice.

7. Voir la Préface.

8. Voir la note 4 ci-dessus.

9. Les gourous sont les personnes auxquelles on doit le respect, non-seulement les parents, mais, par exemple, le précepteur spirituel.

10. Cette annonce du personnage dont l'entrée doit ouvrir le premier acte est de règle à la fin du Prologue.



ACTE PREMIER

Alors paraissent[1] *le héros et le confident.*

LE HÉROS *(avec détachement).* — Mon cher Atreya,

> Je sais que la jeunesse est l'âge des passions, je n'ignore pas qu'elle est périssable et c'est une vérité connue de tous qu'elle est rebelle à la distinction du bien et du mal; cependant, avec tous ces défauts, elle peut me servir à atteindre le but où j'aspire, si je la passe ainsi, pieusement soumis à mes parents.

LE CONFIDENT *(avec colère).* — Cher ami, n'es-tu pas fatigué d'endurer depuis si longtemps les privations de cette vie d'ermite pour deux vieillards qui ont déjà un pied dans la tombe? De grâce, cesse de

t'entêter dans cette vénération pour les pieds de tes gourous, et jouis des plaisirs d'un trône qui te promet l'accomplissement de tous tes désirs.

LE HÉROS. — Mon cher ami, tu parles mal. En effet,

> Voit-on qu'en ce monde le souverain assis sur son trône brille du même éclat que le fils qui se tient debout devant l'auteur de ses jours? Le bonheur d'un méchant petit roi vaut-il celui qu'on trouve à laver les pieds d'un père? La possession même des trois mondes procurerait-elle des jouissances pareilles à celles que donne un repas fait des restes d'un gourou? La souveraineté est une charge : quel avantage offre-t-elle pour qu'on lui sacrifie ses gourous?

LE CONFIDENT (*à part*). — Décidément, il ne veut pas démordre de son obéissance à ses gourous. *(Après réflexion.)* Eh bien! soit! Je sais ce qu'il faut lui dire. *(Haut.)* Cher ami, en te parlant ainsi, je ne pense

pas seulement aux plaisirs du trône. Tu as aussi des devoirs.

LE HÉROS *(avec un sourire)*. — Mon cher ami, tous mes devoirs ne sont-ils pas remplis? Vois!

> J'ai retenu mes sujets dans le chemin de la loi. J'ai rendu les bons heureux. J'ai traité les membres de ma famille comme des égaux. J'ai assuré la tranquillité de mon royaume. J'ai donné à ceux qui m'imploraient un arbre kalpa 2 dont les présents dépassent les désirs. Que pourrais-je faire encore? Parle, explique ta pensée.

LE CONFIDENT. — Cher ami, tu as un adversaire audacieux, le damné Matanga, et, tant qu'il est dans le voisinage, ton royaume, quoique gouverné par le premier ministre, ne peut être en sûreté sans toi.

LE HÉROS. — Quoi donc? imbécile! Tu crois que Matanga me prendra mon royaume?

LE CONFIDENT. — Parfaitement.

LE HÉROS. — Eh bien! pourquoi pas? Si je garde ce qui m'appartient, à commencer par mon propre corps, est-ce donc pour moi? J'abandonnerais tout volontairement, n'étaient les égards que je dois à mon père. Chassons donc une inquiétude sans objet. Nous avons mieux à faire. Mon père m'a donné un ordre; exécutons-le. Voici ce qu'il m'a dit : « Djîmoûtavâhana, mon enfant, nous avons passé en ce lieu bien des jours; nous en avons pris le bois à brûler, le gazon sacré et les fleurs; nous en avons consommé presque entièrement les racines, les fruits, les oignons et le riz sauvage. Pars donc pour le mont Malaya [3], et choisis-nous un ermitage. » Viens donc! Nous partons pour le mont Malaya.

LE CONFIDENT. — Je suis aux ordres de Son Altesse. Qu'elle veuille bien se mettre en marche! *(Ils marchent. — Voyant [4] devant lui le mont Malaya, le confident reprend.)* Mon cher ami, vois! vois! Fortement imprégné du parfum qu'il a pris

sur la cime des bois épais aux sucs qui coulent des arbres de santal, chassant les averses d'une pluie fraîche produite par les cascades qui se brisent sur les rochers blancs, dissipant la fatigue de la route, comme à un premier rendez-vous les baisers longtemps attendus d'une amante, c'est le vent du Malaya qui souffle : tout le corps de mon cher ami en frémit de plaisir [5].

LE HÉROS *(surpris de ce qu'il voit).* — Quoi ! nous sommes déjà arrivés au mont Malaya ! *(Jetant les yeux autour de lui.)* Quel site enchanteur ! En effet,

> Les sucs du santal y coulent de l'écorce qu'ont ouverte, en y frottant leurs joues, des éléphants en rut pareils à ceux des points cardinaux [6] ; les profondeurs des cavernes y retentissent du choc des vagues marines ; les pieds des femmes des Siddhas y laissent sur des rochers de perles l'empreinte rouge de la cochenille : la vue de ce mont Malaya ne laisse pas de jeter quelque trouble dans mon cœur.

Viens donc! Montons! Nous avons à choisir un ermitage.

LE CONFIDENT. — C'est ce que nous allons faire. *(Se plaçant devant le héros.)* Que Son Altesse veuille bien venir! *(Ils font semblant de monter.)*

LE HÉROS *(indiquant par ses gestes qu'il éprouve un battement de l'œil droit)*[7]. — Oh!

> Mon œil droit bat, et je ne désire rien! Cependant la parole du Sage[8] ne peut tromper. Que m'annonce donc ce signe?

LE CONFIDENT. — Cher ami, il ne peut t'annoncer qu'une joie prochaine.

LE HÉROS. — Tu dois avoir raison!

LE CONFIDENT *(faisant une découverte)*. — Cher ami, vois! vois! Orné d'arbres merveilleusement épais et luisants, laissant échapper une fumée abondante qui exhale l'odeur parfumée des offrandes, plein de jeunes animaux reposant dans la

quiétude d'une paix profonde, c'est sans doute un ermitage que j'aperçois.

LE HÉROS. — Bien vu! Ce ne peut être qu'un ermitage. En effet,

> L'écorce des arbres a été enlevée, mais discrètement, et comme à regret, pour servir de vêtement aux ascètes. Sous l'eau limpide des cascades on entrevoit les débris de vieux vases qu'ils y ont jetés. En divers endroits je vois des ceintures d'herbe moundja, cassées et abandonnées là par les novices. Enfin le perroquet répète un vers du Sâma-Véda qu'il a dû entendre souvent.

Viens donc! Entrons et regardons! *(Ils font semblant d'entrer. Le héros reprend, admirant ce qu'il voit.)* Oh! les solitaires sont plongés avec délices dans l'étude minutieuse des passages obscurs des Védas. Les novices, en récitant leur leçon, coupent sans cesse du bois vert pour l'autel. Les filles des ascètes remplissent d'eau les rigoles creusées au pied des

jeunes arbres. O charme paisible de cet ermitage! Ici en effet,

> Ces abeilles dont le murmure semble me souhaiter amicalement la bienvenue, ces branches qui s'inclinent sous le poids des fruits comme pour me saluer, cette pluie de fleurs répandue comme l'eau qu'on offre à un hôte, ne feraient-elles pas croire que les arbres mêmes connaissent les devoirs de l'hospitalité?

Cet ermitage nous convient parfaitement. Je crois que nous y serons très-heureux.

LE CONFIDENT. — Cher ami, qu'est-ce donc? Tournant légèrement le cou, laissant tomber de leur bouche devenue soudain immobile les touffes d'herbe qu'elles broutaient, dressant une oreille attentive et fermant les yeux de plaisir, ces gazelles semblent écouter.

LE HÉROS *(prêtant l'oreille)*. — Ami, bien vu! En effet,

> Les notes graves et les notes aiguës sont

poussées avec la même perfection par les organes appropriés; les accords de la lyre sonore s'y mêlent comme un bourdonnement d'abeilles; étouffant le bruit de leurs mâchoires occupées tout-à-l'heure à broyer les touffes de gazon, les gazelles se retournent pour écouter les articulations distinctes d'un chant mélodieux.

LE CONFIDENT. — Cher ami, qui donc chante dans l'ermitage?

LE HÉROS. — J'entends distinctement des doigts délicats pincer les cordes, et je crois qu'on chante dans le ton de Kâkalî [9]. *(Indiquant l'endroit du bout du doigt.)* C'est dans ce sanctuaire : quelque nymphe céleste en invoque la divinité en s'accompagnant du luth.

LE CONFIDENT. — Cher ami, viens! Visitons, nous aussi, ce sanctuaire.

LE HÉROS. — Bien dit, mon cher ami! Il faut rendre hommage aux divinités. *(Il s'approche et s'arrête brusquement.)* Mon cher ami, peut-être est-ce une personne que nous ne devons pas voir. Cachons-

nous donc derrière ce buisson de tamâlas, et faisons le guet en attendant une occasion. *(Ils font comme il a dit.)*

Alors paraît, assise à terre et jouant du luth, Malayavatî, accompagnée de sa suivante.

L'HÉROÏNE *(elle chante.)*

> O Gaourî, brillante et dorée comme le pollen du lotus épanoui, que par ta faveur, ô bienheureuse! mon désir s'accomplisse 10!

LE HÉROS *(prêtant l'oreille)*. — Cher ami, quel chant! quel accompagnement!

> Une exécution excellente est obtenue avec le décuple archet 11. Les trois mouvements, le rapide, le moyen et le lent, ont été bien distingués. Les trois pauses, à commencer par le gopoutcha 12, ont été successivement observées. Enfin nous avons entendu les trois sortes d'accompagnement dans le mouvement lent et dans le mouvement rapide.

LA SUIVANTE *(avec affection)*. — Prin-

cesse, voilà longtemps que tu pinces ce luth. N'as-tu pas les doigts fatigués ?

L'HÉROÏNE *(avec dédain)*. — Ma bonne, comment mes doigts se fatigueraient-ils de faire résonner le luth devant la déesse ?

LA SUIVANTE. — Princesse, permets-moi de te le dire : c'est en pure perte que tu joues du luth devant cette déesse cruelle. N'y a-t-il pas assez longtemps que tu t'imposes des pratiques bien dures à une jeune fille, pour mériter une bienveillance dont elle ne t'a encore donné aucune marque ?

LE CONFIDENT. — C'est une jeune fille ! Pourquoi ne regarderions-nous pas ?

LE HÉROS — Quel mal y aurait-il ? On peut sans péché regarder les jeunes filles. Mais peut-être, si elle nous voit, l'émotion naturelle en pareille circonstance la fera-t-elle fuir au plus vite. Restons donc cachés dans ce buisson de tamâlas, et regardons.

LE CONFIDENT. Soit ! *(Ils regardent tous deux. Le confident après avoir vu, avec*

admiration.) Cher ami, vois ! vois ! Quelle merveille ! Ce n'est pas seulement par son talent sur le luth qu'elle enchante ! Elle enchante aussi les yeux par une beauté égale à son talent sur le luth. Qui est-ce donc ? Une déesse ? Ou n'est-ce pas plutôt une jeune fille de la race des Serpents ? Ou de celle des Vidyâdharas ? Ou de celle des Siddhas ?

LE HÉROS *(avec désir, en la contemplant).* — Mon cher ami, je ne sais pas qui elle est. Tout ce que je sais, c'est que

> Si c'est une déesse, les mille yeux d'Indra 13 ont de quoi se satisfaire ; si elle est de la race des Serpents, l'enfer 14 où brille son visage n'est plus privé de lune ; si c'est une Vidyâdharî, notre propre race l'emporte sur toutes les autres ; si elle est de la race des Siddhas, les Siddhas seront *prasiddhas* 15 (célèbres) dans les trois mondes.

LE CONFIDENT *(regardant le héros, avec joie, à part).* — Enfin ! Le voilà donc à la longue tombé au pouvoir de l'Amour !

(Se regardant, et faisant les gestes d'un homme qui mange.) Ou plutôt, non ! non ! En mon pouvoir, à moi brâhmane !

LA SUIVANTE *(avec affection)*. — Princesse, me sera-t-il permis de te le dire encore? C'est en pure perte que tu joues du luth devant cette déesse cruelle ! *(En parlant ainsi, elle lui arrache le luth.)*

L'HÉROÏNE *(avec colère.)* — Ma bonne, ne manque pas de respect à la bienheureuse Gaourî. La bienheureuse ne m'a-t-elle pas fait, aujourd'hui même, une faveur ?

LA SUIVANTE *(avec joie)*. — Princesse, dis-moi laquelle ?

L'HÉROÏNE. — Ma bonne, je ne m'abuse pas. Aujourd'hui même, en songe, je pinçais ce même luth quand la bienheureuse Gaourî m'a dit : « Malayavatî, mon enfant, je suis satisfaite de ton talent sur le luth et de cette piété sans égale que tu me témoignes par des exercices pénibles pour une jeune fille. En récompense, le Tchakravartin des Vidyâdharas deviendra bientôt ton époux.

LA SUIVANTE *(avec joie)*. — Princesse, alors pourquoi parler de songe ? La déesse ne t'a-t-elle pas promis le fiancé à qui tu penses ?

LE CONFIDENT *(après l'avoir entendue)*. — Cher ami, voici le moment de faire notre visite à la déesse ! Viens donc ! Approchons-nous.

LE HÉROS. — Pas encore !

LE CONFIDENT *(il s'approche, entraînant de force le héros, et dit en le montrant)*. — Salut à Madame ! Madame, Tchatourikâ dit vrai. Voici le fiancé que vous a promis la déesse.

L'HÉROÏNE *(elle se lève en tressaillant, et dit en montrant le héros)*. — Ma bonne, qui est-ce donc ?

LA SUIVANTE *(après avoir considéré le héros, bas)*. — A sa beauté sans pareille, je juge que c'est justement le présent que voulait te faire la déesse. *(L'héroïne regarde le héros avec un mélange de désir et de pudeur.)*

LE HÉROS.

O belle dont les grands yeux s'effarent, dont la gorge opulente et ferme se soulève et s'agite, n'as-tu pas assez fatigué ton corps par les austérités? Pourquoi, par cette agitation, lui imposer une fatigue nouvelle?

L'HÉROÏNE *(bas)*. — Ma bonne, je suis trop émue pour pouvoir rester en sa présence. *(Elle se détourne un peu, en regardant le héros du coin de l'œil et avec pudeur.)*

LA SUIVANTE. — Qu'est-ce donc, princesse?

L'HÉROÏNE. — Ma bonne, je ne puis rester près de lui. Viens donc! Retirons-nous. *(Elle veut se lever.)*

LE CONFIDENT. — Elle a peur! Je vais tâcher de la retenir, ne fût-ce qu'un instant, comme mes leçons de théologie.

LE HÉROS. — Il n'y a pas de mal à cela

LE CONFIDENT. — Madame, est-ce ainsi qu'on se conduit dans cet ermitage? On

ne fait pas même l'honneur d'une parole à l'hôte qui s'y présente ?

LA SUIVANTE *(regardant l'héroïne, à part)*. — Ses yeux semblent ravis de ce qu'ils voient. Bon ! je vais lui parler. *(Haut.)* Princesse, le brâhmane dit vrai. C'est à toi d'exercer l'hospitalité. Oublies-tu les égards dus à un personnage de si noble apparence ? Mais soit ! Reste là. Je ferai ce qu'il faut. *(Au héros.)* La bienvenue à Son Altesse ! Que Son Altesse consente à faire l'ornement de ce séjour en y prenant un siège.

LE CONFIDENT. — Cher ami, elle parle bien. Asseyons-nous là et reposons-nous un instant.

LE HÉROS. — C'est bien dit. *(Ils s'assoient tous deux.)*

L'HÉROÏNE *(à la suivante)*. — Vilaine folle, que fais-tu là ? Un ascète pourrait nous voir et dire que je manque de retenue.

Alors paraît un ascète.

L'ASCÈTE. — J'ai reçu cet ordre de notre

supérieur Kaouçika : « Çândilya, mon enfant, sur l'ordre de son père, le jeune roi [16] des Siddhas, Mitrâvasou, est parti aujourd'hui à la recherche du prince Djîmoûtavâhana, futur Tchakravartin des Vidyâdharas, qui se trouve ici quelque part sur le mont Malaya, pour lui offrir la main de sa sœur. Malayavatî pourrait bien, en l'attendant, laisser passer l'heure de la cérémonie de midi. Va donc la chercher. » C'est pourquoi je me dirige vers le sanctuaire consacré dans cet ermitage à Gaourî. *(Il marche. Puis, regardant le sol, avec étonnement.)* Oh ! qui a laissé là sur la poussière ces empreintes de pas où se distingue nettement le signe du Tchakra [17] ? *(Désignant Djîmoûtavâhana qu'il voit devant lui.)* Ah ! c'est ce Mahâpouroucha [18] ! En effet,

> L'Ouchnîcha 19 se voit manifestement sur sa tête; l'Oûnaya 20 brille entre ses sourcils; son œil est pareil au lotus; sa poitrine rivalise avec celle de Vichnou; de plus, ses pieds portent le signe du Tcha-

kra : j'en conclus que ce personnage s'élèvera jusqu'à la dignité de Tchakravartin des Vidyâdharas.

Il n'y a plus de doute. C'est évidemment Djîmoûtavâhana. *(Apercevant Malayavatî).* Ah ! voilà aussi la princesse. *(Après les avoir considérés tous deux.)* Le destin enfin fera ce qu'il doit, s'il unit un couple si bien assorti. *(S'approchant, au héros.)* Salut à Son Altesse !

LE HÉROS. — Bienheureux ! Djîmoûtavâhana vous salue. *(Il veut se lever.)*

L'ASCÈTE. — Restez ! restez ! Puisqu'il a été dit qu'un hôte est un gourou pour tout le monde, c'est vous qui avez droit à mes hommages. Restez donc tranquillement assis.

L'HÉROÏNE. — Révérend, je vous salue.

L'ASCÈTE *(à l'héroïne).* — Mon enfant, je te souhaite un époux assorti. Princesse, voici ce que te fait dire notre supérieur Kaouçika : « L'heure de la cérémonie de midi se passe ; viens donc vite ! »

MALAYAVATÎ. — J'obéis à l'ordre de mon

gourou. *(A part.)* D'un côté la parole de mon gourou, de l'autre le bonheur de contempler mon bien-aimé : je crois être sur une bascule agitée par mon cœur qui incline tour à tour à partir et à rester. *(Elle se lève, soupire, regarde le héros avec un mélange de pudeur et d'amour, et sort avec l'ascète.)*

LE HÉROS *(avec mélancolie, soupirant et regardant l'héroïne)*.

> D'une démarche allanguie par le faix de ses charmes opulents, la belle s'éloigne de moi, et pourtant c'est dans mon cœur qu'elle laisse l'empreinte de ses pas.

LE CONFIDENT. — Eh bien ! tu as vu ce que tu avais à voir. Voilà qu'il est midi, et les rayons brûlants du soleil doublent l'ardeur de la faim qui me dévore. Viens donc ! Quittons ce lieu. Un brâhmane comme moi a droit à l'hospitalité. Les solitaires n'auront à m'offrir que des oignons, des racines et des fruits. A défaut d'autre chose, il faudra bien que je

m'en contente pour ne pas mourir de faim.

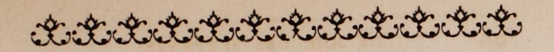
LE HÉROS *(regardant le ciel).* — Le bienheureux soleil est juste au milieu du ciel. Et en effet,

> Les joues pâlies par la chaleur qui vient d'y sécher les sucs du santal, s'éventant la face en faisant claquer ses oreilles, arrosant son poitrail avec la pluie qui tombe de sa trompe, voici que le roi des éléphants endure une peine à laquelle semblent succomber les Çallakas 21 flétris.

La scène reste vide.

FIN DE L'ACTE PREMIER





NOTES SUR L'ACTE PREMIER

1. Cette formule est employée au commencement de chaque scène.

2. Arbre fabuleux qui procure la satisfaction de tous les désirs.

3. Montagne de Malabar, célèbre chez les poètes pour ses forêts de santal odorant.

4. On voyage vite sur la scène indienne, et sans grands frais de machinerie. Les descriptions qui y sont prodiguées tenaient lieu de décors, et la pantomime complétait ces indications.

5. Description en prose poétique. La construction de la phrase rappelle les quatre membres d'une stance.

6. Animaux fabuleux.

7. Présage heureux pour un homme dont les poètes dramatiques font grand usage.

8. En sanskrit, du « *mouni* ». Ce mot désigne peut-être ici Bharata, l'inventeur semi-divin du drame, comme dans le Sâhitya-darpana, 137,6.

9. La note du coucou, paraît-il. Le coucou est le rossignol des poètes hindous.

10. Cette prière est en sanskrit dans l'original, bien que d'ailleurs l'héroïne ne parle que prâkrit.

2*

11. Les doigts.

12. Littéralement « la queue de vache ».

13. Voir la note 5 du Prologue.

14. Séjour des serpents à face humaine.

15. Jeu de mots.

16. L'héritier présomptif du trône, associé par son père à la puissance royale.

17. Le signe de la roue qui doit se trouver sous la plante des pieds d'un Mahâpouroucha ou futur Tchakravartin (voir la Préface).

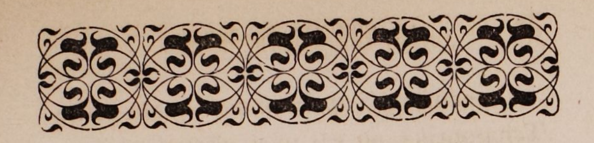
18. Voir la note précédente.

19. Touffe de cheveux en forme de turban. Autre signe du Mahâpouroucha.

20. Cercle de poils laineux et blancs. Même observation.

21. *Bignonia indica.*





ACTE DEUXIÈME

INTERMÈDE

Alors paraît une suivante.

LA SUIVANTE. — J'ai reçu cet ordre de la princesse Malayavatî : « Ma bonne Manoharikâ, le seigneur Mitrâvasou, mon frère, tarde bien à rentrer. Va voir s'il est arrivé. » *(Elle marche, puis voyant venir quelqu'un de la loge des acteurs).* Qui donc arrive là si vite ? *(Après avoir regardé attentivement).* Tiens ! c'est Tchatourikâ.

Alors paraît une seconde suivante.

LA PREMIÈRE *(s'approchant)*. — Ma petite Tchatourikâ, où vas-tu si vite sans prendre garde à moi ?

LA SECONDE. — Ma petite Manoharikâ, j'ai reçu cet ordre de la princesse Malayavatî : « Ma bonne Tchatourikâ, j'ai cueilli des fleurs et j'en ressens une fatigue extrême. Je souffre d'une fièvre pareille à celle qu'engendre le soleil d'automne. Va donc préparer, dans le berceau de santal épaissi par les feuilles des jeunes bananiers, le banc de pierre lunaire [1]. » J'ai exécuté cet ordre et je vais l'annoncer à la princesse.

LA PREMIÈRE. — Va donc et annonce-le lui bien vite, pour qu'elle y aille et que sa fièvre s'apaise.

LA SECONDE *(riant, à part)*. — Sa fièvre n'est pas de celles qu'on apaise ainsi. L'aspect enchanteur du berceau de santal ne fera, je crois, que redoubler sa fièvre. *(Haut.)* Va-t-en de ton côté. Pour moi, je vais annoncer à la princesse que le

banc de pierre lunaire est prêt. *(Elles sortent toutes deux.)*

FIN DE L'INTERMÈDE

Alors paraît, plongée dans une profonde mélancolie, Malayavatî, accompagnée de sa suivante.

MALAYAVATÎ *(soupirant, à part)*. — O mon cœur, après avoir, en sa présence, rendu ma bouche muette de pudeur, tu m'as quittée pour le rejoindre : n'es-tu pas un égoïste qui ne penses qu'à toi seul? *(Haut.)* Ma bonne Tchatourikâ, montre-moi le sanctuaire de la bienheureuse.

LA SUIVANTE *(à part.)* — Elle allait au berceau de santal, et voilà qu'elle parle du sanctuaire de la bienheureuse! *(Haut.)* C'est au berceau de santal que la princesse voulait aller !

L'HÉROÏNE *(avec confusion)*. — Ma bonne,

tu fais bien de me le rappeler. Viens donc! C'est là que nous allons.

LA SUIVANTE. — Que la princesse veuille bien venir! *(L'héroïne suit une autre direction. La suivante, regardant en arrière, avec émotion, à part.)* Ah! son cœur est ailleurs! La voilà encore repartie pour le sanctuaire de la déesse! *(Haut.)* Princesse, le berceau de santal n'est-il pas de ce côté? Viens par ici! *(L'héroïne, avec un sourire forcé, fait ce qu'elle lui dit. La suivante reprend.)* Voici le berceau de santal. Entre, princesse; assieds-toi sur le banc de pierre lunaire, et que ta fièvre s'apaise! *(Elles s'assoient toutes deux.)*

L'HÉROÏNE *(soupirant, à part)*. — O bienheureux aux flèches fleuries [2], sa beauté surpasse la tienne et tu ne t'en venges pas sur lui! C'est sur moi — innocente pourtant, — parce que je suis faible, que tu diriges tes coups! N'en as-tu pas de honte? *(Elle se regarde et trahit, par son attitude, les tourments d'une femme amou-*

reuse. Haut.) Ma bonne! mais ce berceau de santal, malgré ses rameaux épais qui barrent le passage aux rayons du soleil, n'apaise nullement l'ardeur qui me brûle!

LA SUIVANTE. — Je sais bien la cause de cette fièvre. Mais la princesse n'a pas confiance en moi et ne voudra pas l'avouer.

L'HÉROÏNE *(soupirant, à part).* — Elle m'a sans doute devinée! Je vais pourtant la questionner. *(Haut.)* Ma bonne, qu'est-ce que je ne voudrai pas avouer? Explique-toi donc? Quelle serait cette cause?

LA SUIVANTE. — Le fiancé à qui tu penses.

L'HÉROÏNE *(elle se lève brusquement et fait deux ou trois pas; avec joie).* — Où est-il? Où est-il?

LA SUIVANTE *(se levant, avec un sourire).* — De qui parles-tu, princesse? *(L'héroïne, confuse, se rassied et baisse la tête. La suivante poursuit.)* Princesse, il faut que je le dise! C'est ce fiancé à qui tu penses et qui t'a été promis en songe par la déesse, que tu as vu ensuite t'apparaître un instant, pa-

reil à l'Amour lançant ses flèches fleuries, c'est lui qui est la cause de ta fièvre, puisque la fraîcheur de ce berceau de santal ne peut apaiser l'ardeur qui te brûle!

L'HÉROÏNE. — Tchatourikâ m'a devinée! Ma bonne Tchatourikâ, tu mérites bien ton nom [3]. Pourquoi te cacherais-je le reste? Je vais tout te dire.

LA SUIVANTE. — Princesse, tout est dit. Pourquoi tant de bavardage? Calme-toi. Ne te tourmente plus! Si je mérite mon nom de Tchatourikâ, il n'y a plus pour lui un instant de plaisir qu'il ne t'ait revue. J'ai aussi deviné cela!

L'HEROÏNE *(pleurant)*. — Ma bonne, d'où me viendrait un tel bonheur?

LA SUIVANTE. — Princesse, tu parles mal! Vichnou est-il heureux quand il ne presse pas Lakchmî [4] sur son sein?

L'HÉROÏNE. — Les gens aimables ne savent dire que des choses aimables! Amie, il y a autre chose qui me tourmente encore davantage : je n'ai pas fait à un personnage de son rang l'honneur d'une pa-

role. Il se dira : elle ne m'a témoigné aucun égard ; c'est une sotte. *(Elle pleure.)*

LA SUIVANTE. — Princesse, ne pleure pas. Mais comment ferait-elle pour ne pas pleurer ? La fièvre qui tourmente son cœur redouble. Que faire ? Je vais humecter son sein du suc de ces jeunes pousses de santal. *(Elle se lève, prend une branche de santal, l'écrase, et la place sur le sein de l'héroïne.)* Princesse ! Ne t'ai-je pas déjà dit de ne pas pleurer ! Malgré leur fraîcheur, ces sucs du santal, si tu les échauffes en y mêlant les larmes qui ne cessent de couler de tes yeux, ne pourront calmer la fièvre de ton cœur. *(Elle prend une feuille de bananier et l'évente.)*

L'HÉROÏNE *(la retenant de la main)*. — Amie, ne m'évente pas ! Le vent de cette feuille de bananier est comme embrasé.

LA SUIVANTE. — Princesse, ce n'est pas sa faute ! Il a été rafraîchi par le contact des branches de santal entrelacées. C'est toi qui l'échauffes avec tes soupirs.

L'HÉROÏNE *(pleurant)*. — Amie, y a-t-il quelque moyen de calmer cette fièvre ?

LA SUIVANTE. — Il y en a un, princesse, c'est qu'il vienne.

Alors paraissent le héros et le confident.

LE HÉROS.

> Quand les rayons blancs de ses yeux noirs ont cessé d'éclairer les arbres de l'ermitage, j'ai cru ne plus voir que de sombres haillons trembler au bout de leurs branches. Elle m'a jeté, en présence du solitaire, un regard de ces yeux. Pourquoi donc, Amour ! quand je suis déjà si profondément atteint, perds-tu tes flèches fleuries à les lancer encore contre moi ?

LE CONFIDENT. — Cher ami, qu'est donc devenue ta constance?

LE HÉROS. — N'est-elle pas plus grande que jamais, mon cher ami? En effet,

> N'ai-je pas enduré le charme des nuits blanchies par le clair de lune? N'ai-je pas respiré l'odeur du lotus ? N'ai-je pas supporté la douceur des vents du soir que

parfumment les jasmins épanouis? N'ai-je pas entendu sur l'étang plein de nénuphars le bourdonnement des abeilles? Comment donc peux-tu dire que je manque de constance au milieu des tourments 5?

(Après réflexion.) Cependant, tu as raison, mon cher Atreya. Je suis bien faible en effet :

J'ai le cœur d'une femme, puisque j'ai succombé sous ces flèches fleuries d'un archer immatériel 6. Comment donc oserais-je encore parler devant toi de ma constance?

LE CONFIDENT *(à part)*. — L'aveu qu'il fait ainsi de sa faiblesse trahit un grand trouble de son cœur. Comment le distraire? *(Haut.)* Cher ami, n'as-tu pas aujourd'hui, pour revenir ici, bien abrégé l'hommage que tu dois à tes gourous?

LE HÉROS. — Mon cher ami, ta question vient bien à propos. Et à qui raconterais-je la chose, si ce n'est à toi? J'ai eu aujourd'hui un songe. J'ai vu ma bien-aimée ici

même *(désignant l'endroit du doigt)*, dans ce berceau de santal, assise sur un banc de pierre lunaire, pleurer par dépit d'amour en m'adressant des reproches. Eh bien ! ce berceau de santal m'est devenu cher depuis que je m'y suis trouvé en songe auprès de ma bien-aimée, et je veux y passer le reste du jour. Viens donc ! C'est là que nous allons. *(Ils marchent.)*

LA SUIVANTE *(prêtant l'oreille et tressaillant).* — Princesse, je crois entendre un bruit de pas.

L'HÉROÏNE *(tressaillant et se regardant).* — Ma bonne, qu'on ne me voie pas en cet état ! On pourrait lire dans mon cœur. Lève-toi donc ! Cachons-nous derrière cet açoka aux fleurs rouges, et voyons qui c'est. *(Elles font comme elle a dit.)*

LE CONFIDENT. — Voici le berceau de santal. Viens ! Entrons ! *(Ils font semblant d'entrer.)*

LE HÉROS.

En l'absence de celle dont le visage est

pareil à la lune, ce berceau de santal, avec son banc de pierre lunaire, n'a pas plus d'attraits pour moi que la face de la nuit sans la lune qui l'éclaire.

LA SUIVANTE *(le voyant)*. — Sois heureuse, princesse ! N'est-ce pas justement le bien-aimé de ton cœur ?

L'HÉROÏNE *(elle tressaille en le voyant. Avec joie)*. — Ma bonne, j'éprouve en le voyant un tel trouble que je ne puis rester ici. Il pourrait me voir. Viens donc ! Retirons-nous. *(Elle fait un pas. Tristement.)* Ma bonne, mes jambes tremblent sous moi.

LA SUIVANTE *(riant)*. — Fi ! poltronne ! Qui peut te voir là où tu es ? As-tu oublié l'açoka aux fleurs rouges ? Asseyons-nous donc ici et n'en bougeons pas. *(Elles font ainsi.)*

LE CONFIDENT *(après avoir examiné les lieux)*. — Cher ami, voici le banc de pierre lunaire. *(Le héros soupire et verse des larmes.)*

LA SUIVANTE. — Princesse, je crois qu'ils

parlent d'un songe. Ecoutons attentivement. *(Elles écoutent.)*

LE CONFIDENT *(secouant le héros).* — Cher ami, n'entends-tu pas ce que je te dis? Voici le banc de pierre lunaire!

LE HÉROS *(soupirant et pleurant).* — Bien vu! *(Etendant la main.)*

> C'est bien le banc de pierre lunaire où, appuyant son pâle visage sur sa main tendre comme un jeune bourgeon, et poussant de profonds soupirs, j'ai vu ma bien aimée trahir les angoisses que lui causait mon retard par un léger tremblement des lèvres, puis fondre en larmes quand j'eus apaisé sa colère.

Asseyons-nous donc sur ce banc de pierre lunaire. *(Ils s'assoient.)*

L'HÉROÏNE *(réfléchissant).* — Quelle peut être celle dont il parle?

LA SUIVANTE. — Princesse, nous le voyons de notre cachette. Ne va pas te laisser voir à ton tour.

L'HÉROÏNE. — Tu as raison. Mais, d'après ce qu'il dit, il a eu une querelle d'amour

avec une femme qui règne sur son cœur.

LA SUIVANTE. — Princesse, chasse une telle pensée! Ecoutons de nouveau.

LE CONFIDENT *(à part)*. — Cette conversation l'amuse. Eh bien! poursuivons-la! Cher ami, qu'as-tu dit à cette belle éplorée?

LE HÉROS. — Mon cher ami, je lui ai dit :

> Ce banc de pierre lunaire baigné de tes larmes semble s'être couvert de rosée 7 au lever de la lune de ton visage.

L'HÉROÏNE *(avec colère)*. — Tchatourikâ, ai-je besoin d'en entendre davantage? Viens donc! Allons-nous-en!

LA SUIVANTE *(la prenant par la main)*. — Princesse, ne parle pas ainsi. C'est toi qu'il a vue en songe. Il n'a d'yeux que pour toi.

L'HÉROÏNE. — Mon cœur ne peut te croire. Attendons seulement la fin de la conversation.

LE HÉROS. — Mon cher ami, une idée! Je vais faire son portrait sur cette pierre, pour avoir le plaisir de la voir au moins

en peinture. Trouve-moi donc sur la montagne quelques morceaux d'arsenic rouge.

LE CONFIDENT. — J'obéis aux ordres de Son Altesse. *(Il fait quelques pas, ramasse des pierres, et revient.)* Cher ami, tu ne m'avais demandé qu'une couleur, je t'apporte de quoi en faire cinq. Maintenant tu peux peindre. *(Il les lui donne.)*

LE HÉROS. — Cher ami, tu as bien fait. *(Il les prend, commence à dessiner sur la pierre et frémit de plaisir.)* Ami, vois !

> De ce visage de ma bien-aimée, où brillent des lèvres pareilles au bimba 8 intact (ou qui a l'éclat de la pleine lune), ct qui, comme la lune, est une fête pour les yeux, je ne vois qu'un seul trait encore, et déjà ce seul trait (comme le premier croissant de la lune) me jette dans le ravissement 9.

(Il dessine.)

LE CONFIDENT *(regardant avec curiosité)*. — Comment peux-tu la faire si ressemblante sans qu'elle pose devant toi ? C'est merveilleux !

LE HÉROS *(avec un sourire).* — Mon cher ami,

> Ma bien-aimée est là. Mon désir l'évoque devant moi. Je ne fais pas un trait sans la voir. Il n'y a donc là rien de merveilleux !

L'HÉROÏNE *(pleurant).* — Tchatourikâ, nous savons maintenant la fin de l'histoire. Viens donc ! Allons trouver Mitrâvasou.

LA SUIVANTE *(désolée, à part).* — Elle parle comme une femme détachée de la vie. *(Haut.)* Princesse, Manoharikâ n'est-elle pas allée le chercher ? Le seigneur Mitrâvasou ne peut donc tarder à arriver.

Alors paraît Mitrâvasou.

MITRAVASOU. — J'ai reçu cet ordre de mon père : « Mitrâvasou, mon enfant, Djîmoûtavâhana est notre voisin. Nous le connaissons à fond. Où trouver pour notre chère Malayavatî un époux mieux assorti ? Il faut donc la lui donner. » Pour moi, mon affection pour ma sœur

me fait voir les choses un peu autrement. En effet,

> Ce jeune prince est l'honneur de la race royale des Vidyâdharas ; il est sage, estimé des gens de bien ; sa beauté est incomparable ; il est riche d'héroïsme, il est instruit et modeste ; mais il est prêt aussi à sacrifier sa vie même pour le salut des êtres vivants ; aussi le sentiment que j'éprouve, en lui donnant une sœur incomparable, est-il un mélange de joie et de douleur.

Or j'ai appris que Djîmoûtavâhana est dans le berceau de santal de l'ermitage de Gaourî. Voici justement ce berceau. Je vais y entrer. *(Il entre.)*

LE CONFIDENT *(il tressaille en le voyant).* — Cher ami, cache avec cette feuille de bananier ta jeune fille en peinture. Voilà le jeune roi des Siddhas, Mitrâvasou ! Il pourrait la voir. *(Le héros cache le portrait avec la feuille de bananier.)*

MITRAVASOU *(en entrant).* — Prince, Mitrâvasou te salue.

LE HÉROS *(en le voyant)*. — La bienvenue à Mitrâvasou ! Prends place.

LA SUIVANTE. — Princesse, voilà le seigneur Mitrâvasou.

L'HÉROÏNE. — Tant mieux, ma bonne !

LE HÉROS. — Mitrâvasou, comment va le roi des Siddhas, Viçvâvasou ?

MITRAVASOU. — Mon père va très-bien. C'est de sa part que je viens te trouver.

LE HÉROS. — Que me veut Sa Majesté ?

L'HÉROÏNE. — Je vais savoir de quel compliment notre père l'a chargé.

MITRAVASOU *(pleurant)*. — Voici ce que mon père te fait dire : « J'ai une fille nommée Malayavatî. La race entière des Siddhas n'a rien de plus précieux. Je te la donne. Daigne l'accepter. »

LA SUIVANTE *(riant)*. — Princesse, voilà le moment de te mettre en colère !

L'HÉROÏNE *(avec un sourire pudique, et baissant la tête)*. — Ma bonne, ne ris pas ! As-tu oublié que son cœur appartient à une autre ?

LE HÉROS *(bas).* — Mon cher ami, nous voilà dans un mauvais pas !

LE CONFIDENT *(bas).* — Je comprends. Tu ne penses qu'à l'autre ! Alors dis-lui n'importe quoi pour te débarrasser de lui.

L'HÉROÏNE *(avec colère, à part).* — Cruel ! Il est aisé de comprendre !

LE HÉROS. — Qui ne désirerait une alliance aussi honorable que la vôtre ? Mais, quand nos désirs ont une fois pris une direction, on ne peut leur en faire prendre une autre. Il m'est donc impossible d'accepter la princesse. *(L'héroïne s'évanouit.)*

LA SUIVANTE. — Reviens à toi, reviens à toi, princesse !

LE CONFIDENT. — Il n'est pas son maître. Tu perds donc ton temps à lui faire ta demande. Va faire ta demande à son gourou !

MITRAVASOU *(à part).* — Bien dit ! Il ne voudra pas désobéir à son gourou. Justement son gourou habite aussi cet ermitage consacré à Gaourî. C'est à lui, c'est

au père, que je vais offrir Malayavatî. *(L'héroïne reprend ses sens.)*

MITRAVASOU. — Je me suis expliqué. Pour nous répondre par un refus, le prince a sans doute ses raisons.

L'HÉROÏNE *(avec un rire sardonique)*. — Eh quoi! Après un refus, Mitrâvasou parle encore! *(Sortie de Mitrâvasou.)*

L'HÉROÏNE *(à part, pleurant et se regardant)*. — A quoi bon laisser vivre ce corps dont le chagrin a terni l'éclat et que la douleur torture? Avec cette liane, atimoukta [10], je vais me suspendre à l'açoka et mettre ainsi fin à mes jours. C'en est fait! *(Haut, avec un sourire forcé.)* Ma bonne! Vois si Mitrâvasou est parti, pour que je m'en aille aussi.

LA SUIVANTE *(elle fait quelques pas et regarde. A part)*. — Son cœur, j'en suis sûre, médite autre chose. Je ne veux pas m'éloigner. Cachée ici, je verrai ce qu'elle va faire.

L'HÉROÏNE *(après avoir regardé tout*

autour d'elle, prenant la corde, et pleurant). — Bienheureuse Gaourî ! tu n'as pas accompli ta promesse dans ma vie présente. Mais, dans une autre existence, fais que je sois moins malheureuse ! *(En parlant ainsi, elle se met la corde au cou.)*

LA SUIVANTE *(la voyant, et s'élançant vers elle).* — Au secours ! Altesse ! Au secours ! La princesse veut se pendre !

LE HÉROS *(accourant).* — Où est-elle ? Où est-elle ?

LA SUIVANTE. — Là, au pied de l'açoka !

LE HÉROS *(la voyant, avec joie).* — C'est elle-même ! L'objet de mon désir ! *(Il prend l'héroïne par la main et lui arrache la corde.)*

> Renonce, folle enfant ! renonce à cet acte de désespoir ! Détache de cette liane ta main qui semble en être le tendre bourgeon. Elle qui se fatiguerait, je crois, à cueillir une fleur, comment peut-elle faire une corde pour te pendre ?

L'HÉROÏNE *(tressaillant).* — Ma bonne !

qui est-ce donc ? *(Après l'avoir vu, avec colère et voulant retirer sa main.)* Lâche-moi ! lâche ma main ! Qui es-tu pour me retenir ? Me faut-il ton agrément, même pour mourir ?

LE HÉROS.

> La liane qui convient à ton cou est un collier de perles. Ta main y a passé une corde. J'ai saisi la coupable ! Et tu veux que je la lâche !

LE CONFIDENT. — Bien ! mais peut-on savoir la cause de sa funeste résolution ?

LA SUIVANTE. — La cause ? c'est ton cher ami !

LE HÉROS. — Comment aurais-je été la cause de sa mort ? Je ne puis comprendre.

LE CONFIDENT. — Madame, expliquez-vous.

LA SUIVANTE *(avec intention)*. — Ton cher ami a peint sur la pierre certaine personne chère à son cœur. C'est pour ses beaux yeux, a-t-elle pensé, qu'il repousse la proposition de Mitrâvasou, et qu'il me

dédaigne. Alors le désespoir l'a prise : de là sa funeste résolution.

LE HÉROS *(avec joie, à part).* — Quoi ! c'est là Malayavatî, la fille de Viçvâvasou ? Mais après tout, d'où peut sortir le croissant de la lune nouvelle, si ce n'est de l'Océan [11] ? Comment ai-je pu m'y tromper ?

LE CONFIDENT. — Alors, Madame, mon cher ami est innocent. Mais, si vous n'avez pas confiance en moi, allez vous-même regarder sur la pierre. *(L'héroïne regarde le héros avec un mélange de joie et de pudeur, et veut retirer sa main.)*

LE HÉROS *(avec un sourire).* — Je ne te lâche pas avant que tu aies vu sur la pierre le portrait de ma bien-aimée. *(Ils se mettent tous en marche.)*

LE CONFIDENT *(enlevant la feuille de bananier).* — Madame, regardez ! regardez ! Voilà la personne chère à son cœur.

L'HÉROÏNE *(après avoir vu, bas, avec un sourire).* — Tchatourikâ, je crois que c'est mon portrait.

LA SUIVANTE *(regardant tour à tour l'héroïne et la peinture).* — Princesse, pourquoi dis-tu que tu crois que c'est ton portrait ? La ressemblance est telle qu'on ne sait pas si c'est en effet ton portrait, ou si ce n'est pas plutôt ton image que la pierre reflète à la façon d'un miroir.

L'HÉROÏNE *(riant).* — Ma bonne, il me met dans mon tort en me montrant mon portrait !

LE CONFIDENT. — Voilà votre mariage célébré selon le mode des Gandharvas [12]. Tu peux maintenant lui lâcher la main. Je vois venir une fille qui paraît bien pressée. *(Le héros lui lâche la main.)*

Alors paraît une suivante.

LA SUIVANTE *(avec joie).* — Princesse, sois heureuse ! tu es acceptée par les gourous du prince Djîmoûtavâhana.

LE CONFIDENT *(dansant de joie).* — Hi ! hi ! hi ! c'est mon cher ami qui est content ! Mais non ! mais non ! C'est Madame Malayavatî ! Non ! ni l'un ni l'autre !

(Faisant les gestes d'un homme qui mange.) C'est moi, moi le brâhmane !

LA SUIVANTE *(à l'héroïne)*. — J'ai reçu cet ordre du jeune roi Mitrâvasou : « C'est aujourd'hui même que sera célébré le mariage de Malayavatî. Va donc la chercher et ramène-la vite ! » Viens donc ! Partons !

LE CONFIDENT. — Tu pars, fille d'esclave ! Tu l'emmènes ! Et mon cher ami, va-t-il rester là ?

LA SUIVANTE. — Non, imbécile ! dépêche-toi ! dépêche-toi ! Pour vous aussi, c'est l'heure du bain. *(L'héroïne, jetant sur le héros un regard à la fois pudique et passionné, sort avec les suivantes.)*

Le héraut récite cette stance dans la loge des acteurs :

Donnant au mont Malaya, sous une pluie de parfums, un éclat semblable à celui du Mérou 13, et empruntant eux-mêmes à la poudre de minium une splendeur pareille à celle de l'aurore, voici que par les chants de leurs femmes, douce-

ment accompagnés du bruit des anneaux de rubis qui résonnent à leurs pieds, les Siddhas vous annoncent l'heureuse arrivée de l'heure fixée pour le bain nuptial.

LE CONFIDENT *(l'entendant)*. — Bravo ! cher ami ! L'heure du bain est arrivée !

LE HÉROS *(avec joie)*. — Alors, pourquoi rester ici ? Viens ! je vais d'abord rendre mes devoirs à mon père. Puis nous irons prendre le bain.

La scène reste vide.

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME



NOTES SUR L'ACTE DEUXIÈME

1. Pierre fine, qui, d'après la légende, est faite des rayons de la lune, ne brille qu'au clair de lune, et laisse alors suinter un liquide.

2. L'Amour.

3. Ce nom signifie « habile, intelligente ».

4. Epouse du dieu Vichnou.

5. Les spectacles les plus enchanteurs sont une torture pour l'amant séparé de celle qu'il aime. C'est là un des thèmes favoris de la poésie indienne.

6. L'Amour, qui, selon la mythologie indienne, est « sans corps ».

7. Voir la note 1.

8. Fruit d'un arbre de même nom.

9. Jeux de mots.

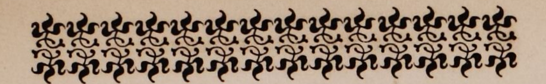
10. Nom de liane.

11. La lune, selon la mythologie indienne, est née de l'océan. Le croissant de la lune nouvelle est pour leurs poètes le modèle le plus accompli de la beauté. L'idée exprimée est donc que Malayavatî était trop belle pour n'avoir pas une noble origine.

12. Le mariage par consentement mutuel, sans autre cérémonie. Il convient particulièrement à un fiancé de race royale.

13. Montagne fabuleuse.





ACTE TROISIÈME

Alors paraît le parasite, ivre, avec l'air d'un homme qui ne se possède plus, une coupe à la main. Un valet le suit, portant sur l'épaule un vase plein de liqueur.

LE PARASITE.

Celui qui boit sans cesse, et celui qui réunit les amants, Baladeva [1] et Kâmadeva [2], sont vraiment des dieux.

(Chancelant). Et je suis, moi, Çekharaka, un heureux mortel !

J'ai ma bien-aimée sur mon cœur, sur mes lèvres une liqueur parfumée avec les fleurs du lotus bleu, une couronne enfin sur ma tête, comme une suivante qui ne me quitte jamais.

(Trébuchant). Holà ! Qui est-ce qui me pousse ? *(Avec joie.)* Ce ne peut être que Navamâlikâ qui me lutine.

LE VALET. — Maître, elle n'est pas encore arrivée.

LE PARASITE *(avec colère).* — C'est à la première veille qu'a été célébré le mariage de Malayavatî. Voilà qu'il fait jour, et elle n'est pas encore arrivée ! *(Après réflexion, avec joie.)* Mais j'imagine que, pour la grande fête des noces, tous les Siddhas et les Vidyâdharas, chacun avec sa chacune, vont boire leur soûl dans le parterre. C'est là sans doute que Navamâlikâ m'attend ; je vais y aller. Qu'est-ce qu'un Çekharaka sans une Navamâlikâ [3] ? *(Il sort en trébuchant.)*

LE VALET. — Venez, venez, maître ! Voici le parterre. Entrez, maître ! *(Ils font semblant d'entrer.)*

Alors paraît le confident, portant sur l'épaule une tunique et un manteau rouges.

LE CONFIDENT. — Mon cher ami est au comble de ses vœux. J'ai entendu dire

que mon cher ami devait aller au parterre. C'est donc là que je me rends. *(Il marche. Voyant le parterre.)* Voici le parterre. Je vais y entrer. *(Après être entré, indiquant par ses gestes qu'il est poursuivi par les abeilles.)* Holà ! qu'est-ce ? C'est moi qu'osent assaillir ces méchantes abeilles ! *(Se flairant.)* Ah ! je sais ! Les parents de Malayavatî, voulant témoigner leur respect au cher ami du gendre du roi, m'ont frotté de parfums, et ont attaché sur ma tête une couronne de fleurs de santâna [4]. Cet excès d'honneur me coûte cher. Que faire maintenant ? Ah ! avec cette tunique et ce manteau rouges que j'ai reçus des mains de Malayavatî, je vais m'habiller en femme. Je me ferai du manteau un voile et je me sauverai. Nous verrons bien alors ce que feront ces coquines d'abeilles ! *(Il fait comme il a dit.)*

LE PARASITE *(en le voyant, avec joie)*. — Holà ! valet ! *(Désignant du doigt le confident, et riant.)* Voilà Navamâlikâ arrivée ! Mais quoi ! dès qu'elle me voit, irri-

tée de mon retard, elle se couvre de son voile et part. Je vais lui sauter au cou pour l'apaiser. *(S'approchant brusquement, il prend le confident par le cou et veut lui mettre du bétel*[5] *dans la bouche.)*

LE CONFIDENT *(indiquant qu'il sent une odeur de liqueur forte, se bouchant le nez et se détournant)*. — Quoi ! Je n'échappe à une espèce d'abeilles que pour être assailli par une abeille d'un autre genre [6] !

LE PARASITE. — Comment ! la colère te fait détourner la tête ! *(Se prosternant et mettant le pied du confident sur sa tête.)* Grâce ! Navamâlikâ ! grâce !

Alors paraît une suivante.

LA SUIVANTE. — J'ai reçu cet ordre de la princesse : « Ma bonne Navamâlikâ, va au parterre, et dis à la jardinière Pallavikâ de bien ratisser le chemin des tamâlas [7], parce que le gendre du roi doit aujourd'hui le prendre, en compagnie de Malayavatî. » J'ai transmis cet ordre à Pallavikâ. Maintenant, je vais me mettre

à la recherche de mon cher ami Çekharaka que notre séparation pendant cette nuit a dû rendre encore plus amoureux. *(Elle le voit.)* Ah! le voici ! *(Avec colère.)* Eh quoi ! Il fait la cour à une autre femme ! Je reste là ! je saurai qui c'est !

LE PARASITE *(avec joie).*

> Celui dont l'orgueil ne sait pas plier,
> fût-ce devant Vichnou, Çiva et Brahma 8,
> ce Çekharaka est à tes pieds, ô Navamâlikâ !

LE CONFIDENT. — Fils d'esclave ! méchant ivrogne ! Il n'y a pas ici de Navamâlikâ !

LA SUIVANTE *(après les avoir considérés, avec un sourire).* — Ah ! Çekharaka est ivre, et c'est au révérend Atreya qu'il fait la cour en le prenant pour moi ! Je vais feindre la colère et m'amuser un peu à leurs dépens.

LE VALET *(voyant la suivante et poussant Çekharaka).* — Maître ! lâche celui-là ! Ce n'est pas Navamâlikâ. Voilà la vraie qui arrive et qui te regarde avec des yeux rouges de colère.

LA SUIVANTE *(s'approchant)*. — Çekharaka, quelle est donc celle à qui tu demandes grâce ?

LE CONFIDENT *(rejetant son voile)*. Madame, c'est un infortuné brâhmane.

LE PARASITE *(après avoir considéré le confident)*. — Comment, singe rouge ! c'est toi qui te moques de Çekharaka ! Holà ! valet ! Tiens-le, pendant que je vais demander grâce à Navamâlikâ.

LE VALET. — J'obéis au maître.

LE PARASITE *(il lâche le confident et se jette aux pieds de la suivante)*. — Grâce ! Navamâlikâ ! grâce !

LE CONFIDENT *(à part)*. — Voilà le moment de m'esquiver. *(Il veut s'enfuir.)*

LE VALET *(il retient le confident par son cordon sacré : le cordon casse)*. — Qu'est-ce que c'est ? Où veux-tu te sauver, singe rouge ? *(Il lui roule le manteau autour du cou, et tire dessus.)*

LE CONFIDENT. — Madame Navamâlikâ ! Grâce ! dites-lui de me lâcher !

LA SUIVANTE *(riant)*. — Oui, si tu te

prosternes la face contre terre, à mes pieds!

LE CONFIDENT *(à la fois indigné et tremblant)*. — Oh ! moi brâhmane! Moi, l'ami d'un roi des Gandharvas [9]! Tomber aux pieds d'une fille d'esclave !

LA SUIVANTE *(le menaçant du doigt, avec un sourire)*. — Je saurai bien t'y faire tomber ! Çekharaka, lève-toi! Je te fais grâce. *(Elle l'embrasse.)* Mais tu as offensé le cher ami du gendre de notre maître. Et le prince Mitrâvasou, s'il l'apprenait, pourrait t'en vouloir. Rends-lui donc tes devoirs bien respectueusement.

LE PARASITE. — J'obéis aux ordres de Navamâlikâ. *(Il saute au cou du confident.)* Révérend, je t'ai pris pour un de mes parents, et je me suis moqué de toi. *(Chancelant.)* Mais était-ce bien Çekharaka? et me suis-je moqué de quelqu'un ? *(Il roule son manteau et lui en fait un siège.)* Mon parent veut-il s'asseoir là?

LE CONFIDENT *(à part)*. — Allons! le plus fort de son ivresse est passé. *(Il s'assied.)*

LE PARASITE. — Navamâlikâ, assieds-toi aussi à son côté. Je vais vous rendre mes devoirs à tous les deux à la fois. *(La suivante s'assied en riant.)*

LE PARASITE *(prenant sa coupe)*. — Holà ! valet ! Emplis cette coupe de liqueur et fais bonne mesure. *(Le valet fait semblant d'emplir la coupe.)*

LE PARASITE *(il prend des fleurs à la couronne qui est sur sa tête, les jette dans la coupe, s'agenouille, et tend la coupe à Navamâlikâ)*. — Navamâlikâ ! Goûte et passe-lui la coupe.

LA SUIVANTE *(avec un sourire)*. — Qu'il soit fait selon le désir de Çekharaka ! *(Elle boit et rend la coupe au parasite.)*

LE PARASITE *(tendant la coupe au confident)*. — Jamais jusqu'à ce jour cette coupe pleine d'un liquide auquel le contact des lèvres de Navamâlikâ communique le plus suave des parfums, n'a été vidée par un autre que Çekharaka. Eh bien ! vide-la ! Quel plus grand honneur pourrais-je te faire ?

LE CONFIDENT *(avec un sourire forcé)*. — Çekharaka, je suis brâhmane.

LE PARASITE. — Si tu es brâhmane, montre-moi ton cordon !

LE CONFIDENT. — C'est ton esclave qui l'a cassé en tirant dessus.

LA SUIVANTE *(riant)*. — Eh bien ! alors, récite-nous quelques formules des Védas !

LE CONFIDENT. — Madame, les formules des Védas ne vont pas avec cette odeur de liqueur [10]. Mais pourquoi me ferais-je une querelle avec Madame ? Voyez donc ce brâhmane à vos pieds. *(Il veut en effet se jeter à ses pieds.)*

LA SUIVANTE *(le retenant des deux mains)*. — Que votre Révérence s'en garde bien ! Çekharaka, retire-toi, retire-toi ! C'est bien un brâhmane. *(Elle se jette aux pieds du confident.)* Révérend, ne vous mettez pas en colère ! J'ai plaisanté comme j'aurais fait avec quelqu'un des miens.

LE PARASITE. — Je veux aussi lui demander grâce. *(Il se jette à ses pieds.)* Pardon, Révérend ! Pardonnez-moi l'of-

fense que je vous ai faite étant ivre, pour que j'aille boire avec Navamâlikâ.

LE CONFIDENT. — Je te pardonne. Allez-vous-en tous deux. Moi, je vais voir mon cher ami. *(Le parasite sort avec la suivante. Le valet sort également.)*

LE CONFIDENT. — Voilà donc définitivement écartée cette mort qui menaçait de moissonner un brâhmane dans sa fleur. Mais j'ai été souillé par le contact de ce méchant ivrogne. Je vais me baigner dans cet étang. *(Il fait comme il a dit. Puis regardant du côté de la loge des acteurs.)* Voilà mon cher ami qui arrive, tenant Malayavatî embrassée et pareil à Krichna [11] avec Roukminî [12]. Je vais leur offrir mes services.

Alors paraissent, magnifiquement vêtus, le héros et Malayavatî, avec la suite qui convient à leur rang.

LE HÉROS *(contemplant Malayavatî, avec joie)*.

Si je la regarde, elle baisse les yeux. Si
je lui parle, elle ne répond pas. Etendue à

mes côtés, elle se détourne. Je l'embrasse de force, elle tremble. Quand ses amies sortent de la chambre, elle en veut sortir aussi. Et les résistances de la bien-aimée qui vient de m'être unie ne font qu'augmenter mon amour.

(Regardant toujours Malayavatî.) — Chère Malayavatî,

Un murmure était ma réponse à qui m'adressait la parole : j'observais le vœu du silence. Je me baignais dans les rayons du soleil, brûlants 13 comme les flammes d'une forêt incendiée. Pendant bien des jours et des nuits mon esprit est resté plongé dans la méditation, ô ma bien-aimée ! C'est le fruit de ces austérités que je goûte aujourd'hui en contemplant ton visage.

L'HÉROÏNE *(bas)*. — Ma bonne Tchatourikâ ! Non-seulement il est beau, mais il sait dire de douces paroles.

LA SUIVANTE *(riant)*. — Tu es trop prévenue en sa faveur. Il dit tout bonnement la vérité. Où vois-tu là de douces paroles ?

LE HÉROS. — Tchatourikâ ! Montre-moi le chemin du parterre.

LA SUIVANTE. — Venez, seigneur, venez !

LE HÉROS *(en marchant, à l'héroïne)*. — Doucement ! Marchez à votre aise.

> Les trésors de ta poitrine sont pour elle un fardeau suffisant sans ce collier de perles. Le poids de tes hanches est assez lourd pour que tu n'y ajoutes pas celui d'une ceinture. Tes pieds délicats ont peine à porter ton corps ; pourquoi leur faire porter encore des anneaux ? Tes membres suffisent à ta parure : pourquoi les charger d'ornements ?

LA SUIVANTE. — Voici le parterre. Que Votre Altesse prenne la peine d'entrer. *(Ils entrent tous.)*

LE HÉROS *(en voyant le parterre)*. — O merveilleuse richesse de ce parterre ! Ici, en effet,

> On voit des berceaux de lianes pavés de mosaïques et rafraîchis par les sucs coulant des arbres de santal ; le paon danse au

bruit clair des douches de pluie ; les jets d'eau lancent des gerbes rapides qui retombent dans les rigoles creusées au pied des arbres, colorées par le pollen des fleurs qu'elles entraînent dans leur chute sous leur léger poids.

Et en outre,

Faisant résonner de leur chant les berceaux de lianes, portant sur elles, comme des parfums, le pollen des fleurs, réunies par couples pour boire à pleines gorgées les sucs liquoreux, les abeilles semblent jouir de tous les plaisirs d'un festin.

LE CONFIDENT *(s'approchant)*. — Que Son Altesse soit victorieuse ! Salut à Madame !

LE HÉROS. — Mon cher ami, il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

LE CONFIDENT. — Cher ami, je suis pourtant venu vite, mais j'ai perdu du temps à flâner en regardant boire les Siddhas et les Vidyâdharas réunis dans cette grande fête des noces. Regarde toi-même.

LE HÉROS. — Je veux bien. *(Regardant tout autour de lui.)* Mon cher ami, vois, vois !

> Le corps frotté de santal jaune, couronnés des fleurs du santâna 14, dans leurs vêtements blancs rehaussés des nuances de leurs parures de rubis, les Vidyâdharas, mêlés aux Siddhas, vident, à l'ombre des arbres de santal, les coupes de liqueur qu'ont goûtées leurs bien-aimées.

Viens donc ! Nous prendrons, nous, le chemin des tamâlas. (*Il marche.*)

LE CONFIDENT. — Voici le chemin des tamâlas. Mais en le suivant, Madame paraît fatiguée. Asseyons-nous donc sur ce banc de cristal de roche, et reposons-nous.

LE HÉROS. — Bien vu, mon cher ami !

> Ce visage de ma bien-aimée dont les joues pâles semblaient défier la lune, coloré maintenant par l'ardeur du jour, veut sans doute effacer l'éclat du lotus rose.

(*Prenant l'héroïne par la main.*) Ma chère, asseyons-nous ici.

L'HÉROÏNE. — J'obéis à mon époux. (*Ils s'assoient tous.*)

LE HÉROS (*relevant la tête de l'héroïne et la contemplant*). — Ma chère, c'est bien inutilement que nous t'avons fatiguée pour le plaisir de voir un parterre.

> Tes sourcils sont les lianes charmantes; tes lèvres roses sont les boutons; ton visage est le jardin des dieux; les autres jardins sont des forêts sauvages.

LA SUIVANTE (*avec un sourire, au confident*). — Tu as entendu de quels traits il a peint la princesse? Maintenant c'est mon tour; je vais te peindre.

LE CONFIDENT (*avec joie*). — Madame, vous me sauvez! Faites-moi cette grâce, Madame, pour que l'autre ne dise plus que je ressemble à un singe rouge!

LA SUIVANTE. — Révérend, pendant la veillée du mariage, je t'ai vu assoupi, les yeux fermés, et je t'ai trouvé beau ainsi. Prends donc cette pose, et je vais te peindre. (*Le confident prend la pose indiquée.*)

5

LA SUIVANTE (*à part*). — Pendant qu'il se tient comme cela les yeux fermés, avec le jus de ce bourgeon de tamâla, foncé comme l'indigo, je vais lui noircir le visage. (*Elle se lève, écrase un bourgeon de tamâla et noircit le visage du confident. Le héros et l'héroïne le regardent.*)

LE HÉROS. — Mon cher ami, tu es bien heureux d'être peint comme cela en notre présence ! (*L'héroïne, en voyant le visage du confident, sourit.*)

LE HÉROS (*regardant l'héroïne*).

> C'est l'épanouissement du bouton de tes lèvres qui produit la fleur de ton sourire; mais le fruit en est ailleurs, ô belle ! Il est dans mes yeux qui te contemplent.

LE CONFIDENT. — Madame, qu'est-ce que vous avez fait ?

LA SUIVANTE. — Eh bien ! ne t'ai-je pas peint ?

LE CONFIDENT (*Il se frotte le visage avec la main. Après avoir vu, avec colère, et levant son bâton*). — Ah ! fille d'esclave !

Devant la famille du roi ! Comment me vengerai-je ? Voyez ! c'est devant vous que cette fille d'esclave m'a barbouillé ! Je ne veux plus rester ici. Je m'en vais ! (*Il sort.*)

LA SUIVANTE. — Le révérend Atreya est en colère contre moi. Je vais courir après lui pour l'apaiser.

L'HÉROÏNE. — Ma bonne Tchatourikâ, tu me laisses seule !

LA SUIVANTE (*montrant le héros, avec un sourire*). — Reste longtemps seule ainsi ! (*Elle sort.*)

LE HÉROS (*contemplant le visage de l'héroïne*).

> Touché par les rayons du soleil, il s'épanouit en une fleur rose ; ses dents jettent un éclat pareil à celui d'étamines qui se montrent ; puisque ton visage, ô belle ! est de tout point semblable au lotus, pourquoi ne voit-on pas l'abeille en sucer le miel ?

(*L'héroïne détourne le visage en riant. Le héros répète la même stance.*)

Brusque entrée.

LA SUIVANTE *(s'approchant)*. — Le seigneur Mitrâvasou désire voir le prince pour une affaire.

LE HÉROS. — Ma chère, retourne chez toi. Je vais voir Mitrâvasou et je te rejoindrai au plus vite. *(L'héroïne sort avec la suivante.)*

Alors paraît Mitrâvasou.

MITRAVASOU.

> Avant d'avoir détruit son adversaire, comment aurai-je le front de dire à Djîmoûtavâhana : « Ton royaume a été conquis par l'ennemi »?

Cependant je ne puis partir sans le lui annoncer ! Je le lui annoncerai donc, et je partirai ! Prince, Mitrâvasou te salue.

LE HÉROS (*en voyant Mitrâvasou*). — Mitrâvasou, assieds-toi là. (*Mitrâvasou le regarde et s'assied. Le héros reprend après l'avoir considéré.*) Mitrâvasou, tu parais ému.

MITRAVASOU. — Ce misérable Matanga vaut-il qu'on s'émeuve pour lui ?

LE HÉROS. — Qu'a donc fait Matanga ?

MITRAVASOU. — Pour son malheur, il s'est emparé de ton royaume.

LE HÉROS (*avec joie, à part*). — Puisse-t-il dire vrai !

MITRAVASOU. — Que le prince me donne des ordres pour son anéantissement ! Un mot seulement :

> Avec leurs chars aériens lancés de toutes parts à travers le ciel 15, les Siddhas, voilant la lumière du soleil comme les nuages de la saison des pluies, et obscurcissant le jour, vont, à ton premier ordre, voler au combat ; en vain la frayeur avait un instant courbé tes vassaux devant un orgueilleux ennemi : déjà ton royaume t'est rendu.

Mais pourquoi tout ce déploiement de forces ?

> Moi seul, orné comme d'une crinière du rayonnement de mon glaive soudain tiré, je m'élancerai de loin, pareil au lion qui

se précipite sur le roi des éléphants (ou sur le chef de la race des Matangas) 16; vois d'ici ce combat : le misérable Matanga est déjà mort !

LE HÉROS (*à part*, *se bouchant les oreilles*). — Hélas ! hélas ! Paroles cruelles ! Cependant, passe pour les paroles ! (*Haut.*) Mitrâvasou, ce serait pour toi peu de chose. De la valeur de ton bras il me serait permis d'attendre plus encore. Mais

Moi qui par pitié donnerais, sans en être prié, ma vie pour les autres, comment pourrais-je, pour un royaume, autoriser cet acte barbare, le meurtre d'un être vivant ?

D'ailleurs je n'ai d'autres ennemis que les dix péchés [17]. Si tu veux m'être agréable, plains ce malheureux, devenu par amour du trône l'esclave des péchés.

MITRAVASOU (*avec impatience*). — Comment ne pas plaindre, en effet, un personnage si infortuné et qui nous a rendu de si grands services !

LE HÉROS (*à part*). — Il n'y a pas à lutter avec une telle excitation. Son cœur est transporté de colère. Impossible de le calmer. Il faut donc laisser passer cet orage. (*Haut.*) Mitrâvasou, lève-toi. Rentrons dans le palais. Là je t'instruirai. Voilà le jour qui touche à sa fin, et

Celui qui raffermit la paupière du lotus 18, toujours faible et tendant à se clore sous le sceau du sommeil, qui vivifie l'univers de ses rayons uniquement occupés à remplir toutes les régions du ciel (ou à satisfaire tous les désirs) 19, et dont la vue fait éclater sur les lèvres des Siddhas de longs hymnes de louange, le soleil, lorsqu'il est sur son déclin, doit encore être célébré entre tous, lui qui emploie généreusement sa puissance à faire le bonheur des autres.

La scène reste vide.

FIN DE L'ACTE TROISIÈME



NOTES SUR L'ACTE TROISIÈME

1. Demi-dieu, frère aîné de Krichna (voir plus bas note 11).

2. L'Amour.

3. Jeu de mots. Le nom de Çekharaka signifie « couronne » et celui de Navamâlikâ « jasmin ».

4. L'un des arbres du ciel.

5. Les Hindous mâchent constamment le bétel.

6. Il joue sur le mot *madhoukara* qui signifie à la fois « abeille » et « libertin ».

7. Nom d'arbre.

8. Les trois grands dieux de la religion brâhmanique.

9. Le terme de Gandharvas est sans doute ici pris comme nom générique de tous les demi-dieux de l'air en y comprenant les Vidyâdharas.

10. Allusion à un article des lois de Manou.

11. Incarnation de Vichnou.

12. Epouse de Krichna, identifiée à Lakchmî, épouse de Vichnou.

13. Nous lisons ici *tchanda* par un *n* et un *d* cérébraux, au lieu de *tchandra*.

14. Voir note 4.

15. Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur l'étymologie de *vimâna* « char aérien », qui « mesure » *krita-mâna*, c'est-à-dire parcourt « les airs » *viyat*.

16. Jeu de mots.

17. En sanscrit *kleça*. Terme bouddhique.

18. Le lotus de jour, qui se ferme au coucher du soleil.

19. Jeu de mots.





ACTE QUATRIÈME

Alors paraissent le chambellan, tenant une tunique et un manteau rouges, et le portier.

LE CHAMBELLAN.

> Je règle tout dans les appartements intérieurs, j'observe toutes les fautes qui s'y commettent, et ce sceptre 1 que j'ai pris depuis que je marche le dos voûté par l'âge, complète ma ressemblance avec un roi.

LE PORTIER. — Où va le seigneur Vasoubhadra ?

LE CHAMBELLAN. — J'ai reçu cet ordre de la reine, mère de Mitrâvasou : « Chambellan, m'a-t-elle dit, pendant dix jours tu porteras des vêtements rouges à Malayavatî

et à mon gendre. » Or j'apprends que la fille du roi est chez son beau-père, et que Djîmoûtavâhana est allé avec le jeune roi voir la marée montante. Je me demande donc qui je dois aller trouver, de la fille du roi ou de son gendre.

LE PORTIER. — Seigneur, mieux vaut te rendre d'abord auprès de la fille du roi : peut-être, en effet, le gendre sera-t-il déjà de retour.

LE CHAMBELLAN. — Tu as raison. Et toi, où vas-tu ?

LE PORTIER. — J'ai reçu cet ordre du grand roi Viçvâvasou : « Sounanda, m'a-t-il dit, va dire à Mitrâvasou qu'à l'occasion de la fête de la lune nouvelle [2], un présent doit être fait à Malayavatî et à mon gendre ; qu'il vienne donc s'entendre avec moi sur le choix de ce présent ! » (*Ils sortent.*)

Alors paraissent Djîmoûtavâhana et Mitrâvasou.

LE HÉROS.

Pour couche le gazon, pour siège une pierre blanche, pour demeure le pied des arbres, pour breuvage l'eau fraîche des cascades, pour nourriture les racines, pour amis les animaux, cette forêt donne tout sans qu'on lui demande rien; elle n'a qu'un défaut : il est difficile d'y trouver un être qui soit dans le besoin; on y perd donc son temps puisqu'on y vit inutile aux autres.

MITRAVASOU (*regardant le ciel*). — Vite! Prince! vite! Voici l'heure de la marée!

LE HÉROS (*écoutant*). — Bien vu!

Renforcé par les bonds impétueux et incessants d'énormes monstres marins, faisant retentir les cavernes profondes des montagnes, le bruit approche et s'élève, assourdissant les oreilles; c'est donc la marée qui monte, blanche d'innombrables coquillages qu'elle entraîne.

MITRAVASOU. — La voilà! la voilà! regarde!

Les monstres marins, en rejetant [3] les bourgeons de giroflier dont ils s'étaient repus, ont parfumé les flots de cette marée et l'ont fait briller de l'éclat des pierres fines.

LE HÉROS.— Mitrâvasou, vois! vois! Enveloppées des nuages blancs de la saison d'automne comme d'un voile, ces cimes du Malaya ressemblent aux pics des Montagnes neigeuses [4].

MITRAVASOU. — Ce ne sont pas là les cimes du Malaya. Ce sont des ossements de Serpents accumulés.

LE HÉROS (*avec horreur*). — Oh! Et quelle est la cause qui a fait périr tant d'êtres à la fois?

MITRAVASOU. — Prince, ils ne sont pas morts ensemble. Écoute! A cet endroit même, écartant du vent de ses ailes les flots de la profonde mer, le fils de Vinatâ [5] tirait chaque jour un Serpent de l'enfer et le dévorait.

LE HÉROS (*avec horreur*). — Oh! le barbare! Ensuite? ensuite?

MITRAVASOU. — Ensuite, redoutant une

destruction complète des Serpents, Vâsouki a dit à Garoutmant [6].....

LE HÉROS (*pieusement*). — Quoi? « Dévore-moi le premier »?

MITRAVASOU. — Non pas! Non pas!

LE HÉROS. — Quoi donc alors?

MITRAVASOU. — Voici ce qu'il lui a dit : « L'effroi que cause ta venue donne la mort à des milliers de petits Serpents en les faisant naître avant terme. Ainsi notre race se perd, et toi-même tu diminues ta proie. Tu descends chaque jour chez nous pour y prendre un Serpent. Eh bien! ce Serpent, je te l'enverrai en ce lieu même.

LE HÉROS. — Quoi! C'est ainsi que les Serpents sont gardés par le roi des Serpents!

Entre ses milliers de langues fourchues,
n'en a-t-il donc pas une seule pour dire :
« Je sauve aujourd'hui un Serpent en me
livrant moi-même à l'ennemi des Serpents »?

MITRAVASOU. — La proposition a été acceptée par le roi des oiseaux,

Et les choses ayant été ainsi réglées par le roi des Serpents, le nombre des princes des Serpents dévorés par le roi des oiseaux a été, va et ira croissant de jour en jour : c'est de leurs ossements que sont formés ces monceaux pareils aux montagnes neigeuses.

LE HÉROS. — Quel sujet d'étonnement !

Il y a des fous qui, pour ce misérable corps, réceptacle de toutes les impuretés, périssable et incapable de reconnaître ce qu'on fait pour lui, commettent le péché!

O funeste couronnement de l'infortune des Serpents ! (*A part.*) Que je voudrais, pour sauver la vie d'un seul Serpent, trouver l'occasion de livrer mon propre corps !

Alors paraît le portier.

LE PORTIER. — Me voici arrivé au sommet de la montagne. Je vais chercher

Mitrâvasou. (*Il marche.*) Voici Mitrâvasou en compagnie du gendre du roi. (*S'approchant.*) Que les deux princes soient victorieux !

MITRAVASOU. — Sounanda, dis-nous ce qui t'amène. (*Le portier lui parle à l'oreille. — Au héros.*) Prince, mon père me fait appeler.

LE HÉROS. — Va !

MITRAVASOU. — Prince, ne t'attarde pas non plus dans ce lieu terrible. (*Il sort.*)

LE HÉROS. — Je vais descendre du haut de cette montagne et observer le rivage de la mer. (*Il marche.*)

VOIX DANS LA LOGE DES ACTEURS. — Hélas ! Çankhatchoûda, mon cher fils, faut-il que je te voie aujourd'hui périr ?

LE HÉROS (*après avoir entendu*). — Oh ! je crois entendre le cri d'une femme. Je veux savoir qui elle est et quelle est la cause de ses alarmes. (*Il marche.*)

Alors paraît Çankhatchoûda, accompagné d'une vieille en pleurs, et suivi

d'un serviteur qui porte une tunique et un manteau rouges.

LA VIEILLE (*pleurant*). — Hélas ! Çankhatchoûda, mon cher fils, faut-il que je te voie aujourd'hui périr ? *(Lui prenant le menton.)* Privé de la lune de ton visage, l'enfer [7] va être plongé dans les ténèbres.

ÇANKHATCHOUDA. — O ma mère ! Pourquoi cette faiblesse qui ne fait que redoubler mes tourments ?

LA VIEILLE (*contemplant son fils et le caressant*). — Ah ! mon fils ! Quoi ! ce corps délicat qui n'avait jamais été exposé aux rayons du soleil, le cruel Garouda va le dévorer ! (*Elle l'embrasse en pleurant.*)

ÇANKHATCHOUDA. — Mère, fais trêve à tes plaintes ! Vois !

> La caducité n'est-elle pas comme la nourrice du nouveau-né, qui joue avec lui avant sa mère même ? Qui sait cela peut-il s'affliger encore ?

(*Il veut partir.*)

LA VIEILLE. — Mon fils ! un instant ! Laisse-moi voir encore ton visage.

LE SERVITEUR. — Venez, prince Çankhatchoûda. N'écoutez pas ce qu'elle vous dit. L'amour maternel l'égare. Elle oublie le service du roi.

ÇANKHATCHOUDA. — Me voici !

LE SERVITEUR (*à part, regardant devant lui*). — Nous voilà arrivés près de la pierre du supplice. Je vais le revêtir des insignes de la victime.

LE HÉROS. — Voici la femme. (*Voyant Çankhatchoûda.*) Et celui-là doit être son fils. Quelle est donc la cause de ses lamentations ? (*Regardant tout autour de lui.*) Je ne vois ici pour elle aucun sujet de crainte. D'où viennent donc ses alarmes ? Il faut que je m'approche. Ils continuent de s'entretenir ensemble. Peut-être cette conversation m'expliquera-t-elle son inquiétude. Je vais écouter, caché derrière ce buisson.

LE SERVITEUR (*pleurant, les mains jointes*). — Prince Çankhatchoûda, c'est

l'ordre du maître : il faut donc que je prononce ces cruelles paroles.

ÇANKHATCHOUDA. — Parle, mon ami.

LE SERVITEUR. — Le roi des Serpents, Vâsouki, ordonne....

ÇANKHATCHOUDA (*joignant ses mains au-dessus de sa tête, avec respect*). — Quel est l'ordre du roi ?

LE SERVITEUR. — Tu dois revêtir cette tunique et ce manteau rouges et monter sur la pierre du supplice. Les vêtements rouges te désigneront à Garouda qui te dévorera.

LE HÉROS (*l'entendant*). — Quoi ! C'est lui qui est livré par Vâsouki !

L'ESCLAVE. — Prince, prends ces vêtements. (*Il les lui donne.*)

ÇANKHATCHOUDA (*avec respect*).— Donne. (*Après les avoir pris.*) Je m'incline devant l'ordre du maître.

LA VIEILLE (*voyant les vêtements dans les mains de son fils, se frappant la poitrine*). — Ah ! mon enfant ! Je crois voir tomber la foudre ! (*Elle s'évanouit.*)

LE SERVITEUR. — Voilà l'heure de l'arrivée de Garouda. Je m'éloigne au plus vite. (*Il sort.*)

ÇANKHATCHOUDA. — Mère, reviens à toi !

LA VIEILLE (*après avoir repris ses sens, pleurant*). — O mon enfant ! Fils si longtemps désiré ! Où te reverrai-je ? (*Elle l'embrasse.*)

LE HÉROS. — O barbarie de Garouda ! Eh quoi !

> Egarée, versant des torrents de larmes, poussant de longs gémissements, « Qui te protégera, mon cher fils ! » ainsi jetant dans toutes les directions des regards suppliants, elle presse son petit sur son sein. Et c'est là que, sans pitié, le roi des oiseaux va le prendre pour le déchirer de la pointe de son bec ! Ne faut-il pas que son cœur soit dur comme le diamant ?

ÇANKHATCHOUDA (*retenant ses larmes*). — Ma mère ! assez de faiblesse ! Calme-toi donc !

LA VIEILLE (*pleurant*). — Me calmer ? Eh quoi ! Le miséricordieux souverain des

Serpents savait-il que tu étais un fils unique, quand il t'a envoyé ici ? Ah ! pourquoi de tant d'êtres vivants, est-ce mon fils qui doit mourir ? Infortunée que je suis ! (*Elle s'évanouit.*)

LE HÉROS (*avec compassion*).

> Il est malheureux, prêt à rendre le dernier soupir, abandonné des siens. Si je ne le sauve pas, à quoi donc mon corps est-il bon ?

Je m'approche.

ÇANKHATCHOUDA. — Mère, du courage!

LA VIEILLE. — Ah ! mon enfant ! Si le protecteur naturel des Serpents, si Vâsouki t'abandonne, quel autre te prendra sous sa protection ?

LE HÉROS (*s'avançant*). — Moi ! Moi, dis-je !

LA VIEILLE. (*A sa vue, elle tressaille, couvre son fils de son manteau, s'approche du héros et tombe à genoux*). — Fils de Vinatâ, tue-moi ! C'est moi que le roi des Serpents destine à te servir de pâture.

LE HÉROS (*pleurant*). — O puissance de l'amour maternel !

> Témoin du trouble où la jette sa tendresse
> pour son fils, je crois que l'impitoyable
> ennemi des Serpents lui-même sentirait son
> cœur s'ouvrir à la pitié.

ÇANKHATCHOUDA. — Mère, ne tremble pas ainsi ! Ce n'est pas l'ennemi des Serpents. Vois !

> Quelle ressemblance entre Garoutmant,
> dont le bec terrible est souillé d'un sang
> épais, sorti des crânes des Serpents qu'il a
> fendus, et ce saint 8 dont tout l'extérieur
> respire la bienveillance ?

LA VIEILLE. — Hélas ! Tremblante pour ta vie, je crois voir partout Garouda.

LE HÉROS. — Il est inutile de répéter cent fois la même promesse. Mieux vaut la remplir !

LA VIEILLE (*joignant ses mains au-dessus de sa tête*). — Mon cher fils, puisses-tu vivre longtemps !

LE HÉROS.

> Donne-moi, mère, ces insignes de la victime, pour que je me mette à l'œuvre et que je sauve la vie de ton fils en donnant au fils de Vinatâ mon propre corps à dévorer.

LA VIEILLE (*se bouchant les oreilles*). — Loin de nous ce malheur ! Tu es maintenant mon fils comme Çankhatchoûda. Que dis-je ? Tu as plus de droits que lui-même à ce titre, toi qui, pour sauver mon enfant abandonné des siens, veux donner ton propre corps.

ÇANKHATCHOUDA. — Oh ! ce Grand être [9] a des sentiments bien différents de ceux des autres êtres !

> Cette vie par amour de laquelle on a vu autrefois Viçvâmitra [10] manger la chair d'un chien, comme les plus vils des hommes, et Gautama [11] tuer Nâdîdjangha son bienfaiteur, cette vie que le fils de Kaçyapa [12], que Târkchya [13] soutient en dévorant chaque jour un Serpent, ce saint n'en fait pas plus de cas que d'un fétu, et la sacrifie pour le salut d'un autre.

(*Au héros.*) O Grand être ! Cette résolution de donner ta vie pour moi est un témoignage suffisant de ta compassion. N'insiste donc pas ! Vois !

> Il naît et il meurt tous les jours bien de viles créatures comme moi. Mais des êtres comme toi, toujours prêts à sauver les autres, en naîtrait-il encore ?

N'insiste plus ! Renonce à ta résolution.

LE HÉROS. — Çankhatchoûda, c'est une occasion que je saisis après l'avoir longtemps attendue. J'avais le désir de faire le salut d'un autre. Ne me refuse pas cette satisfaction. Plus d'hésitations ! Donne-moi les insignes de la victime.

ÇANKHATCHOUDA. — O Grand être ! Tes efforts sont inutiles. La race de Çankhapâla est blanche comme le çankha (coquillage de mer) [14]. Çankhatchoûda n'en ternira pas l'éclat. Si tu veux me témoigner ta compassion, cherche un moyen de retenir dans cette vie une mère que mon malheur égare.

LE HÉROS. — Il n'y a pas à chercher.

> Elle meurt, si tu meurs; mais si tu vis, elle vit. Veux-tu qu'elle vive? Sauve ta vie au prix de la mienne!

Voilà le moyen trouvé. Donne-moi donc vite les insignes de la victime. Je m'en revêtirai et je monterai sur la pierre du supplice. Toi, renonce pour ta mère à exécuter les ordres que tu avais reçus. Ta mère est femme et faible. En voyant si près d'elle ce lieu de carnage, elle pourrait mourir du coup. Ne vois-tu pas ce grand cimetière plein des squelettes d'une multitude de malheureux Serpents?

> Les vautours dont la voracité s'accroît quand ils laissent tomber, au moment de les avaler, les lambeaux de chair qu'ils ont détachés de la pointe de leur bec avide, projettent en agitant leurs ailes une ombre épaisse sur le torrent de sang fétide où l'on entend tomber par milliers, vomies par la gueule des chacals, les crêtes des Serpents 15 morts d'où pendent d'épais lobes de cervelle suintante.

ÇANKHATCHOUDA. — Comment ne le verrais-je pas ?

> Rassasiant chaque jour Garouda en lui offrant un Serpent à dévorer (ou chaque jour, avec un Serpent pour collier, faisant le bonheur de Ganeça), plein d'ossements et de crânes blancs comme la lune (ou orné d'ossements et de crânes éclairés par le croissant de lune qu'il porte sur la tête), ce cimetière est d'un aspect horrible (ou ressemble au corps de Çiva) 16.

LE HÉROS. — Pars donc vite, ô Çankhatchoûda ! Trêve de scrupules !

ÇANKHATCHOUDA. — L'heure de l'arrivée de Garouda approche. (*S'agenouillant devant sa mère.*) Mère, il est temps de te retirer.

> « Dans toutes les vies où nous renaîtrons, ô mère si tendre pour ton fils, puisses-tu être toujours ma mère !

(*Il tombe à ses pieds.*)

LA VIEILLE (*pleurant*). — Quoi ! mon

enfant ! Ce seraient là tes dernières paroles ! Non ! Mes pieds refusent de me porter loin de toi. Je resterai à ton côté.

ÇANKHATCHOUDA (*se levant*). — Je vais bien vite près d'ici au temple du Gokarna du sud [17], pour en faire pieusement le tour, et je reviens exécuter l'ordre du maître. (*Ils sortent tous deux.*)

LE HÉROS (*voyant venir le chambellan, avec joie, à part*). — O bonheur ! Mon désir va être satisfait, grâce à ces vêtements rouges qui m'arrivent d'une façon si inattendue.

Entrée du chambellan.

LE CHAMBELLAN. — Cette tunique et ce manteau sont envoyés au prince par la reine, mère de Mitrâvasou. Que le prince veuille bien s'en revêtir.

LE HÉROS (*avec respect*). — Donne. (*Le chambellan les lui donne. — En les prenant, à part*). Mon union avec Malayavatî n'aura pas été stérile. (*Haut.*) Chambellan, retire-toi. Présente mes respects à la reine.

LE CHAMBELLAN. — J'obéis aux ordres du prince. (*Il sort.*)

LE HÉROS.

> Ces vêtements rouges m'arrivent à propos. Ils m'apportent une joie immense en me permettant de livrer mon corps pour le salut d'un autre.

(*Regardant autour de lui.*) Un vent terrible ébranle les rochers amoncelés du mont Malaya. Le roi des oiseaux doit être proche. En effet,

> Pareilles aux nuages du dernier jour, ses ailes cachent le ciel ; le vent de son vol soulève les flots sur le rivage, comme si l'océan allait submerger la terre ; faisant croire à la fin du monde, et frappant d'une terreur soudaine les éléphants des points cardinaux 18, des splendeurs de son corps il rougit les dix régions du ciel 19, celui dont l'éclat est pareil à l'éclat des douze soleils 20.

Je me hâte donc, avant le retour de Çankhatchoûda, de monter sur cette pierre du supplice. (*Il y monte, s'assied, et indique*

par ses gestes qu'il éprouve une délicieuse sensation du toucher.) Oh ! quelle caresse est la sienne !

Mieux que les baisers de Malayavatî fardée avec la pâte humide du santal du mont Malaya, le baiser de cette pierre du supplice ravit mon cœur et satisfait mon désir.

Mais pourquoi parler de Malayavatî ?

Au temps de mon enfance, reposant paisiblement dans le giron de ma mère, j'ai goûté un plaisir moins pur que dans le giron de cette pierre du supplice.

Ah ! Voici Garoutmant qui arrive. Je m'habille. (*Il le fait.*)

Alors paraît Garouda.

GAROUDA.

En voyant le disque de la lune, je me suis rappelé la forme de Çecha 21 enroulé de peur ; mon frère aîné 22 a été heureux de me reconnaître quand j'ai ébranlé le soleil en effrayant les chevaux attelés à son char ;

les nuages pendants ont élargi mes ailes en les couvrant comme d'un voile ; j'arrive d'un vol rapide sur le mont Malaya battu par les flots pour y dévorer un Serpent.

LE HÉROS (*au comble de la joie*).

Pour prix des mérites que j'acquiers en sacrifiant aujourd'hui mon corps pour le salut d'un Serpent, puissé-je de même, dans mes existences futures, ne reprendre un corps que pour le bien des autres !

GAROUDA (*considérant le héros*).

Voilà sur la pierre du supplice le Serpent exposé pour le salut des autres Serpents : je vais ouvrir son sein de la pointe de mon bec plus terrible que la foudre, et l'emporter rapidement pour le dévorer : couvert de ses vêtements rouges, il semble déjà souillé d'un sang qui aurait jailli de son cœur déchiré par la crainte que je lui inspire.

(*Là-dessus, il fond sur le héros et le saisit. Pluie de fleurs du côté de la loge des acteurs. On entend des tambours battre.*)

GAROUDA *(avec étonnement).* — Oh !

Pourquoi cette pluie de fleurs tombe-t-elle du ciel, attirant les abeilles par ses parfums? Pourquoi l'horizon résonne-t-il de ce bruit de tambours? *(Eclatant de rire.)* Ah! je sais! C'est le vent de mon vol qui secoue l'arbre du ciel, et qui fait retentir les nuages du dernier jour comme si la fin du monde était proche.

LE HÉROS *(à part).* — O bonheur! J'ai réussi.

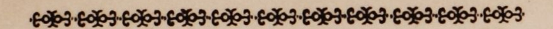
GAROUDA *(tenant le héros).*

C'est, je crois, celui d'entre les mâles des Serpents qui doit préserver les autres Serpents de la mort. Il satisfera donc aujourd'hui ma faim de Serpents.

Je le prends, je l'emporte sur le mont Malaya, et là je le mange à mon aise. *(Il sort.)*

La scène reste vide.

FIN DE L'ACTE QUATRIÈME



NOTES SUR L'ACTE QUATRIEME

1. Jeu de mots. Il s'agit, bien entendu, du bâton sur lequel s'appuie le vieillard. Le sens littéral est, d'une part, « porter un bâton », de l'autre, « rendre la justice ».

2. Les princes sont donc allés voir une marée de syzygie.

3. Nous lisons *oudgâra*.

4. L'Himâlaya.

5. Garouda.

6. Autre nom de Garouda, formé du même radical. Vâsouki est le roi des Serpents.

7. Voir acte I, note 14.

8. En sanscrit *sâdhou,* terme bouddhique.

9. En sanscrit *mahâsattva,* nouveau terme bouddhique.

10. Ancien richi ou poète védique.

11. Autre saint personnage.

12. Père de toutes les créatures.

13. Autre nom de Garouda.

14. Jeu de mots.

15. Nous suivons la traduction de M. Palmer Boyd qui paraît la seule possible. Mais cette traduction semble impliquer une correction du

texte *phani-phanâ*, par des *n* cérébraux, au lieu de *çikhi-çikhâ*.

16. Série de jeux de mots qui n'ont pas été tous relevés par le traducteur anglais. Ganeça, désigné ici par le nom de *Vinâyaka*, appliqué aussi, quoique plus rarement, à Garouda, est le chef des troupes de demi-dieux qui font cortège à Çiva. Çiva est souvent représenté les membres entourés de serpents, avec un collier de crânes humains, et un croissant de lune sur la tête.

17. Lieu de pèlerinage consacré à Çiva, sur la côte de Malabar.

18. Voir acte I, note 6.

19. Les Hindous comptent dix points cardinaux en ajoutant aux quatre principaux et aux quatre intermédiaires, le Zénith et le Nadir.

20. Ou Adityas. Nombre suggéré par celui des mois de l'année.

21. Serpent fabuleux, sur lequel repose le dieu Vichnou à qui Garouda sert de monture.

22. Arouna, cocher du soleil.





ACTE CINQUIÈME

Alors paraît le portier.

LE PORTIER.

> Quand on aime les gens, on craint un malheur pour eux, même dans le jardin de leur propre demeure : à plus forte raison au milieu des dangers, au fond d'une forêt qui inspire l'effroi.

Djîmoûtavâhana est sorti pour voir la marée montante, et il tarde à rentrer. Cela inquiète le grand roi Viçvâvasou. J'ai donc reçu de lui cet ordre : « Sounanda, m'a-t-il dit, j'ai appris que mon gendre Djîmoûtavâhana était allé dans ce lieu que les visites de Garouda rendent terrible. Cela m'inquiète. Va donc vite demander s'il est rentré chez lui. » C'est cet ordre que je vais exécuter. *(Il marche.*

Voyant Djîmoûtaketou devant lui.) Voici le père de Djîmoûtavâhana, le râdjârchi[1] Djîmoûtaketou, qui se tient avec sa fidèle épouse dans la cour de sa hutte d'ascète, respectueusement servi par la fille du roi.

> Je vois se briser les ondes agitées de ses vêtements de lin blancs comme l'écume des eaux. Féconde et sacrée, la reine est comme un Gange qui vient unir sa splendeur à la sienne. C'est ainsi que Djîmoûtaketou ressemble à un océan, dont Malayavatî, placée à ses côtés, est le rivage.

Je m'approche donc.

Alors paraît Djîmoûtaketou, accompagné de sa femme et de sa bru.

DJIMOUTAKETOU.

> Djîmoûtaketou, tu as goûté les plaisirs de la jeunesse. Ton règne a été glorieux. Tu as pratiqué l'ascétisme avec constance. Tu as un noble fils, une bru sortie d'une famille égale à la tienne. Ta tâche n'est-elle pas achevée, et n'est-il pas temps que tu songes à la mort......

LE PORTIER *(s'avançant tout à coup).* — Djîmoûtavâhana...

DJIMOUTAKETOU *(se bouchant les oreilles).* — Loin de nous ce funeste présage [2] !

LA VIEILLE REINE. — Que ce malheur se détourne de nous!

MALAYAVATI. — Cet augure affreux fait trembler mon cœur.

DJIMOUTAKETOU *(indiquant par ses gestes qu'il éprouve un battement de l'œil gauche)* [3].— Ami, que dis-tu de Djîmoûtavâhana ?

LE PORTIER. — C'est pour avoir de ses nouvelles que le grand roi Viçvâvasou m'envoie vers vous.

DJIMOUTAKETOU. — Mon enfant n'est donc pas chez lui ?

LA VIEILLE REINE *(désolée).* — Grand roi, s'il n'est pas chez lui, où notre cher enfant peut-il être allé ?

DJIMOUTAKETOU. — Il est sans doute allé nous chercher des aliments [4].

MALAYAVATI *(désolée, à part).* — En ne

voyant pas mon époux, je crains tout autre chose.

LE PORTIER. — Donne-moi tes ordres. Dis-moi ce qu'il faut que je répète au maître.

DJIMOUTAKETOU *(indiquant par ses gestes qu'il éprouve un battement de l'œil gauche).* — Le retard de Djîmoûtavâhana jette mon cœur dans une inquiétude affreuse.

> Quel malheur m'annonce le battement répété de mon œil gauche ? Maudit œil ! Le soleil que voilà détournera ton funeste présage !

(Regardant le ciel.) Cet œil là, l'œil unique des trois mondes, le bienheureux soleil nous fera voir Djîmoûtavâhana sain et sauf. *(Étonné de ce qu'il voit.)*

> Brûlant les yeux qui le regardent, jetant une lumière éclatante dont les rayons sont rouges, pareil à une étoile qu'entraînerait un vent de prodige, quel est cet objet qui tout-à-coup tombe ici du ciel ?

Mais c'est juste à mes pieds qu'il tombe ! *(Ils regardent tous.)* Quoi ! C'est un joyau ! Et il est souillé de sang ! A qui peut-il être ?

LA VIEILLE REINE *(avec désespoir)*. — Grand roi ! c'est le joyau que notre cher enfant portait sur la tête !

MALAYAVATI. — Mère ! ne dites pas cela !

LE PORTIER. — Grand roi, ne perds pas courage avant de tout savoir. Il tombe ici beaucoup de pierres semblables, tirées par Târkchya, avec le bec et les ongles, de la tête des Serpents qu'il dévore.

DJIMOUTAKETOU.— Reine, il parle sensément. C'est peut-être cela.

LA VIEILLE. — Mon cher Sounanda, peut-être à cette heure mon enfant est-il de retour chez son beau-père. Va donc voir ce qui en est, et fais vite !

LE PORTIER.—J'obéis à la reine. *(Il sort.)*

DJIMOUTAKETOU.—Reine ! plût aux dieux que ce fût en effet le joyau d'un Serpent !

Alors paraît Çankhatchoûda, vêtu de rouge.

ÇANKHATCHOUDA *(pleurant).*

J'ai en toute hâte fait mes dévotions au sanctuaire de Gokarna, sur le rivage de l'Océan. J'arrive en ce lieu, théâtre du supplice des Serpents. Et déjà emportant le Vidyâdhara après lui avoir déchiré le sein du bec et des ongles, Garoutmant a pris son vol dans les airs.

(Sanglotant.) O Grand être ! O le plus compatissant des êtres ! Toi mon seul parent, et parent désintéressé ! Toi qu'afflige l'affliction des autres ! Où es-tu ? Réponds-moi ! Ah ! misérable Çankhatchoûda, c'est fait de toi !

Tu n'auras pas l'honneur d'avoir préservé un jour la race des Serpents, ni le mérite d'avoir exécuté l'ordre de ton maître ! Un autre t'a sauvé en donnant sa vie pour toi. C'est toi qu'il faut plaindre. Ah ! malheureux ! Que tu es déçu !

Couvert d'une telle honte, je ne veux pas vivre un instant de plus pour être un objet de mépris. Je vais essayer de le sui-

vre. (*Il marche en suivant sur le sol une trace de sang.*)

> Au point de départ elle est large : c'est l'effet du premier jaillissement. Puis elle est formée de gouttes épaisses tombées de place en place. Sur les pierres elle se brise en légères éclaboussures. Sur le sol, les insectes y fourmillent. C'est avec peine, malgré toute mon attention, qu'au sommet d'une montagne déjà teinte de rouge minéral et ombragée d'arbres épais, je suis pour découvrir Târkchya cette trace de sang noir et caillé.

LA VIEILLE REINE (*tressaillant*). — Grand roi, vois ce personnage qui semble en proie à une profonde affliction, et qui arrive de ce côté en toute hâte, le visage enflammé. Il me fait peur. Sachons qui il est.

DJIMOUTAKETOU. — Qu'il soit fait selon le désir de la reine ! (*Entendant un bruit, avec joie et en riant.*) Reine, chasse toute inquiétude. C'est bien le joyau qu'il portait sur la tête. Mais c'est un oiseau qui l'y aura pris, l'aura emporté comme un

morceau de chair, et l'aura laissé retomber à terre.

LA VIEILLE REINE *(avec joie, embrassant Malayavatî).* — Courage! Ton époux est vivant. Une telle beauté n'était pas faite pour les douleurs du veuvage.

MALAYAVATI *(avec joie).* — Mère, c'est grâce à votre bénédiction. *(Elle se jette à ses pieds.)*

DJIMOUTAKETOU *(à Çankhatchoûda).* — Qu'as-tu, mon enfant ?

ÇANKHATCHOUDA. — Ma douleur est trop grande. Les larmes étouffent ma voix. Je ne puis parler.

DJIMOUTAKETOU.

> Confie-moi, mon fils, cette douleur insupportable. Pour la rendre plus aisée à supporter, il faut la verser dans le cœur d'un autre.

ÇANKHATCHOUDA. — Ecoute. Je suis un Serpent. Mon nom est Çankhatchoûda. Vâsouki m'a envoyé au fils de Vinatâ pour lui servir de pâture. Mais trêve aux longs

discours ! Cette trace de sang pourrait s'effacer sous la poussière. J'abrège donc.

> Un Vidyâdhara, ému de pitié, m'a sauvé la vie en se livrant lui-même à Garoutmant.

DJIMOUTAKETOU. — Il n'y a qu'un être capable de ce dévouement pour un autre. Mon enfant, dis tout de suite que c'est Djîmoûtavâhana. Ah ! malheureux ! je suis mort !

LA VIEILLE REINE. — Ah ! mon cher enfant ! Qu'as-tu fait ?

MALAYAVATI. — Hélas ! Ce que je craignais est arrivé ! *(Ils s'évanouissent tous.)*

ÇANKHATCHOUDA *(pleurant)*. — Voilà donc les parents de ce Grand être. Et c'est moi, par mes paroles cruelles, qui les ai réduits en cet état ! Mais de la bouche d'un Serpent peut-il sortir autre chose que du venin ? Ainsi voilà comme Çankhatchoûda reconnaît le service de Djîmoûtavâhana qui lui a sauvé la vie ! Que faire maintenant ? Mettre immédiatement fin à

mes jours? Mais il faut d'abord que je rappelle ceux-ci à la vie. Père, reviens à toi! Mère, reviens à toi! *(Tous deux reprennent leurs sens.)*

LA VIEILLE REINE. — Ma fille, relève-toi! Ne pleure pas! Crois-tu donc que nous voulons vivre sans Djîmoûtavâhana? Mais d'abord reviens à toi!

MALAYAVATI *(reprenant ses sens)*. — Mon époux! Où te reverrai-je?

DJIMOUTAKETOU. — Ah! mon enfant! Tu n'as pas oublié le respect dû aux pieds de ton gourou!

> En faisant tomber sous mes pieds ce joyau qui ornait ta tête, tu as accompli, en partant pour un autre monde, un dernier acte de piété.

(Prenant le joyau.) Ah! mon enfant! Voilà donc tout ce qui nous reste de toi! *(Il le met sur son cœur.)* Hélas! hélas!

> Ce joyau était sur ta tête lorsqu'avec une piété toujours nouvelle tu l'inclinais

profondément et la mettais sous mes pieds; ces pieds lui ont ainsi servi de polissoir ; il devrait être inoffensif : pourquoi donc déchire-t-il affreusement mon cœur ?

LA VIEILLE REINE. — O Djîmoûtavâhana, mon fils ! Tu ne voulais pas d'autre joie que celle d'obéir à ton gourou ! Comment donc as-tu pu aujourd'hui abandonner ton père pour aller goûter les joies du ciel ?

DJIMOUTAKETOU *(pleurant)*. — Reine, que parles-tu d'abandon ? Resterons-nous donc dans cette vie sans Djîmoûtavâhana ?

MALAYAVATI *(se jetant à ses pieds, les mains jointes)*. — Donne-moi ce joyau qui a orné la tête de mon époux, pour que je le place sur mon cœur, et que, montant sur le bûcher, je mette fin au chagrin dont ce cœur est consumé.

DJIMOUTAKETOU. — Epouse fidèle, pourquoi nous troubler de tes plaintes ? N'est-ce pas là notre résolution à tous ?

LA VIEILLE REINE. — Alors, grand roi, qu'attendons-nous ?

DJIMOUTAKETOU. — Plus rien, ô reine! Mais pour ceux qui entretiennent un feu sacré, la cérémonie des funérailles ne peut être accomplie qu'avec ce feu. Allons donc le prendre sur l'autel domestique, et brûlons-nous.

ÇANKHATCHOUDA *(à part)*. — Horreur! Et c'est pour moi que cette famille de Vidyâdharas va être tout entière anéantie! Je veux tenter encore un effort. *(Haut.)* Père, tu ne dois pas, avant d'être sûr de ton malheur, en venir à une telle extrémité. Il faut songer aux jeux possibles du destin. Peut-être, découvrant que sa proie n'est pas un Serpent, l'ennemi des Serpents l'épargnera-t-il. Allons donc dans cette direction à la recherche du fils de Vinatâ.

LA VIEILLE REINE. — Si nous revoyons notre fils vivant, ce ne pourra être que par une faveur des dieux.

MALAYAVATI *(à part)*. — Infortunée! Je n'aurai pas ce bonheur!

DJIMOUTAKETOU. — Mon fils, puisses-tu dire vrai! Mais nous ne devons pas

partir sans le feu destiné au bûcher. Prends donc les devants. Nous allons chercher le feu sur l'autel et nous te suivons. *(Il sort avec sa femme et sa bru.)*

ÇANKHATCHOUDA. — Je pars donc à la recherche de Garouda. *(Il l'aperçoit devant lui.)*

> Faisant comme de nouveaux ravins à la montagne qu'il gratte de son bec ensanglanté, brûlant les arbres des futaies qui tombent consumés par ses yeux d'où s'échappent des torrents de flammes, plongeant dans le sol les pointes de ses griffes terribles, dures comme le diamant, voici que de loin, sur la cime du mont Malaya, l'ennemi des Serpents m'apparaît.

Alors paraît Garouda, assis, ayant à ses pieds le héros.

GAROUDA. — Depuis que j'existe, je dévore les princes des Serpents, et jamais encore je n'ai vu une telle merveille. Non-seulement cet être magnanime ne faiblit

pas; mais il paraît être dans le ravissement. En effet

> Sa constance est telle qu'il ne semble pas épuisé par la perte de son sang que j'ai bu à larges gorgées; la douleur des plaies que j'ai ouvertes dans sa chair ne l'empêche pas de me montrer un visage serein et joyeux; les membres qui lui restent ne trahissent qu'une horripilation de plaisir; il jette sur moi, son bourreau, le regard qu'on jette sur un bienfaiteur.

Devant un tel héroïsme, je ne sens plus que de la curiosité. Eh bien! je n'achèverai pas de le dévorer. Je veux savoir qui il est.

LE HÉROS.

> Le sang coule toujours des ouvertures de mes veines, sur mes membres il reste encore de la chair, et tu ne me parais pas rassasié, être magnanime! Pourquoi donc, ô Garoutmant, cesses-tu de manger?

GAROUDA *(à part)*. — Merveille des mer-

veilles! Comment dans un pareil état peut-il prononcer des paroles si héroïques? *(Haut.)*

> J'ai avec mon bec tiré le sang de ton cœur, et ton héroïsme est tel que tu sembles me l'offrir en sacrifice !

Qui donc es-tu? Je veux le savoir!

LE HÉROS. — La faim te presse. Tu n'es pas en état de m'entendre. Rassasie-toi donc de ma chair et de mon sang.

ÇANKHATCHOUDA *(accourant).* — Non, Târkchya! Non! Ne consomme pas ce crime! Ce n'est pas un Serpent que tu tiens. Lâche-le et dévore-moi. C'est moi que Vâsouki a envoyé pour te servir de pâture. *(Il présente son sein.)*

LE HÉROS *(voyant Çankhatchoûda).* — Hélas! Voilà mon espérance déçue par l'arrivée de Çankhatchoûda!

GAROUDA *(les considérant tous deux.)* — Vous portez tous les deux les insignes de la victime. J'ignore lequel de vous est le Serpent.

ÇANKHATCHOUDA. — En effet ! Il y a lieu d'hésiter !

> Sans parler du signe du Svastika [5], marqué sur ma poitrine, n'aperçois-tu pas les écailles dont mon corps est couvert ? Ne vois-tu pas que je te parle avec une double langue ? Ne remarques-tu pas enfin cette triple crête, dont les pierres fines, enveloppées par la fumée qu'exhale le feu de mon brûlant venin, ne brillent plus qu'à travers un voile ? Indice de la douleur qui m'oppresse, ses vibrations font siffler l'air.

GAROUDA *(après les avoir considérés tous deux, voyant la crête de Çankhatchoûda)*.— Alors qui ai-je mis à mort ?

ÇANKHATCHOUDA. — L'honneur de la race royale des Vidyâdharas, Djîmoûtavâhana. Barbare ! comment l'as-tu pu faire ?

GAROUDA *(à part)*. — Comment l'ai-je pu faire ? Quoi ! C'est Djîmoûtavâhana ! Le prince des Vidyâdharas ! Lui dont

> Sur le Mérou [6], dans les cavernes du Mandara [7], sur la cime de l'Himavant [8], sur

le mont Mahendra [9], sur les rochers du Kaïlâsa [10], sur les sommets du Malaya, dans les grottes situées aux différents points cardinaux, j'ai tant de fois entendu célébrer la gloire par les chantres divins qui visitent les montagnes servant de limite à l'univers!

Je me sens plongé dans la fange du péché.

LE HÉROS. — Prince des Serpents, pourquoi tant d'émotion ?

ÇANKHATCHOUDA. — N'ai-je donc pas lieu d'être ému ?

Tu as sauvé mon corps en livrant le tien à Târkchya! Ne devrais-je pas tomber plus bas que le fond de l'enfer le plus profond ?

GAROUDA. — Ainsi cet être magnanime a laissé attendrir son cœur à la pitié jusqu'à venir, pour sauver la vie de ce Serpent que j'allais dévorer, m'offrir son propre corps en pâture! J'ai commis un grand péché. Ce n'est rien moins qu'un futur [11]

Bouddha que j'ai mis à mort. Pour expier un tel crime, je ne vois que le bûcher. Mais où trouverai-je du feu? *(Après avoir regardé dans toutes les directions.)* Ah! voilà justement des gens qui en apportent. Je vais les attendre.

ÇANKHATCHOUDA. — Prince, ce sont tes parents qui arrivent.

LE HÉROS *(tressaillant)*. — Çankhatchoûda, assieds-toi. Couvre-moi le corps de mon manteau et soutiens-moi. Ma mère, si elle me voyait tout-à-coup en cet état, pourrait en mourir sur l'heure. *(Çankhatchoûda ramasse le manteau tombé à côté de lui, et fait ce qu'il a dit.)*

Alors paraît Djîmoûtaketou avec sa femme et sa bru.

DJIMOUTAKETOU *(pleurant)*. — Ah! Djîmoûtavâhana, mon fils!

« Un étranger est un parent. » Penser
« ainsi est-ce vraiment observer les degrés
« naturels de la compassion? « Lequel vaut
« mieux de sauver plusieurs êtres ou d'en
« sauver un seul? » Comment ne t'es-tu

pas fait cette question, toi qui, en sacrifiant ta vie pour arracher un Serpent à Târkchya, as consommé avec ta propre perte celle de tes parents, de ta femme, de ta race tout entière?

LA VIEILLE REINE *(à Malayavatî)*. — Ma fille, retiens un moment tes larmes. En coulant sans cesse, elles éteignent ce feu que tu portes. *(Ils se mettent tous en marche.)*

DJIMOUTAKETOU. — Ah! Djîmoûtavâhana, mon fils!

GAROUDA *(l'entendant)*.—J'entends crier: « Ah! Djîmoûtavâhana, mon fils! » C'est donc son père. Lui demanderai-je son feu pour me brûler? Non! J'ai tué son fils, et je n'ose me montrer à lui. Mais pourquoi me mettre en peine d'un feu qui me consume? Ne suis-je pas sur le rivage de l'océan [12]? Allons donc!

Donnant aux flammes vacillantes l'aspect des langues de la mort dégustant les sucs des trois mondes, et les faisant croître jusqu'à menacer la route du soleil d'être

engloutie dans l'océan, le vent que déchaînent mes propres ailes, impétueux comme un vent de prodige, va attiser, au moment où je m'y précipite, ce feu sous-marin dont l'ardeur, destinée à détruire le monde, remplit les cœurs d'épouvante.

(Il veut se lever.)

LE HÉROS. — O roi des oiseaux! Renonce à cette résolution. Ce n'est pas là l'expiation qui convient à ton péché.

GAROUDA *(à genoux, les mains jointes)*. — O être magnanime! Que dois-je donc faire? Parle.

LE HÉROS. — Attends un moment. Voici mes parents. Il faut d'abord que je les salue.

GAROUDA. — Fais.

DJIMOUTAKETOU *(le voyant, avec joie)*. — Reine, la fortune te sourit! Voilà Djîmoûtavâhana, notre enfant. Non-seulement il vit, mais Garouda, les mains jointes devant lui, l'honore comme un disciple honore son maître.

LA VIEILLE REINE.— Grand roi, je n'ai plus rien à désirer. Je vais le revoir sain et sauf!

MALAYAVATI. — Je vois mon époux. Mais mon bonheur me semble trop grand, et je refuse d'y croire!

DJIMOUTAKETOU *(s'avançant)*. — Viens, mon enfant! Viens! Embrasse-moi. *(Le héros veut se lever. Son manteau tombe. Il s'évanouit.)*

ÇANKHATCHOUDA. — Prince, reviens à toi! reviens à toi!

DJIMOUTAKETOU. — Eh quoi! mon enfant! Tu me vois, et tu pars sans m'embrasser!

LA VIEILLE REINE.— Comment, mon fils! Tu ne m'adresses pas même une parole!

MALAYAVATI. — O mon époux! Tu ne jettes pas même un regard sur tes gourous! *(Ils s'évanouissent tous.)*

ÇANKHATCHOUDA. — Ah! misérable Çankhatchoûda! N'eût-il pas mieux valu pour toi périr dans le sein de ta mère, que d'endurer tant de fois une douleur pire que la mort?

GAROUDA. — C'est moi, barbare qui, par ma précipitation, ai causé tous ces malheurs ! Mais commençons par les rappeler à la vie. *(Eventant le héros de ses ailes.)* O être magnanime, reviens à toi ! reviens à toi !

LE HÉROS *(reprenant ses sens)*. — Çankhatchoûda, rappelle à la vie mes gourous !

ÇANKHATCHOUDA. — Père, reviens à toi ! reviens à toi ! Mère, reviens à toi ! reviens à toi ! *(Tous deux reprennent leurs sens.)*

LA VIEILLE REINE. — Quoi ! mon fils ! la mort maudite va t'enlever sous nos yeux !

DJIMOUTAKETOU. — Reine, ne prononce pas des paroles de mauvais augure. Le fortuné [13] prince respire encore. Maintenant, rappelons notre bru à la vie.

LA VIEILLE REINE *(se couvrant le visage de son vêtement et pleurant)*. — Loin de nous tout funeste présage ! Je ne veux plus pleurer. Malayavatî, reviens à toi ! Lève-toi, ma fille ! En un tel moment, regarde plutôt ton époux !

MALAYAVATI *(reprenant ses sens)*. — Ah ! mon époux !

LA VIEILLE REINE *(lui fermant la bouche)*. — Mon enfant, prends garde ! Ecartons tout funeste présage.

DJIMOUTAKETOU *(pleurant, à part)*.

> Tout son corps est déchiré. Ses esprits vitaux n'ont plus d'autre refuge que sa gorge. Ils en vont sortir. C'est mon fils que je vois en cet état ! Et mon cœur ne se rompt pas de douleur !

MALAYAVATI. — O mon époux ! J'accomplis un prodige ! Moi qui te vois en cet état, et qui reste en vie !

LA VIEILLE REINE *(caressant le héros, à Garouda)*. — Cruel, vois ce que tu as fait du corps de mon cher fils, que l'aurore de la jeunesse dorait de ses rayons !

LE HÉROS. — Mère, tu parles mal. Qu'a-t-il donc fait ? Et mon corps, en réalité, était-il autre avant qu'il l'eût déchiré ? Vois !

> Sous la peau qui le recouvre, c'est un mélange de graisse, d'os, de chair, de

moëlle et de sang. Ce corps est-il donc jamais beau, et ne doit-il pas toujours inspirer le dégoût ?

GAROUDA. — O être magnanime! je souffre. Je crois me sentir léché par les flammes du feu d'enfer. Dis-moi donc comment je dois expier mon péché.

LE HÉROS. — Mon père veut-il me permettre de lui dire comment il doit expier son péché ?

DJIMOUTAKETOU. — Fais, mon enfant.

LE HÉROS. — Fils de Vinatâ, écoute.

GAROUDA *(les mains jointes)*. — Ordonne.

LE HÉROS.

Renonce à jamais au meurtre. Repens-toi de tes fautes passées. Tâche d'amasser des flots de mérites en accordant la paix à tous les êtres, afin que, plongé dans ces flots, le péché que tu as commis en faisant souffrir les êtres vivants, au lieu de mûrir et de produire ses fruits, s'y dissolve comme le grain de sel jeté dans les eaux d'un lac.

GAROUDA. — Je t'obéirai.

Je dormais du sommeil de l'ignorance. Tu m'as éveillé. De ce jour je renonce à faire aucun mal à un être vivant.

Désormais en effet,

Tantôt multipliant leurs anneaux, larges comme les îles d'un fleuve, et qui ressemblent à autant de continents [14], tantôt s'enroulant en forme de tourbillons, tantôt unissant comme des ponts un rivage à l'autre, que les Serpents prennent tranquillement leurs ébats sur le vaste océan !

Et en outre,

Traînant leurs boucles qui tombent pendantes jusqu'à leurs pieds et qui ont le sombre éclat du nuage, les joues rougies et comme enduites de minium par le contact des premiers rayons du soleil, que dans ce bois d'arbres de santal, les femmes des Serpents, succombant presque sous l'effort et pourtant oubliant la fatigue, célèbrent passionnément la gloire dont tu viens de te couvrir !

LE HÉROS. — Bien, Grand être [15], bien ! Tu nous combles de joie. Mais surtout, tiens ta promesse ! *(A Çankhatchoûda).* Çankhatchoûda, maintenant retourne chez toi. *(Çankhatchoûda soupire et baisse la tête. Le héros poursuit en soupirant et en regardant sa propre mère.)*

> Ta mère, à cette heure, croit te voir déchiré par le bec acéré de Târkchya et souffre de tes souffrances.

LA VIEILLE REINE *(pleurant)*. — Heureuse mère ! dont le fils devait être la proie de Garouda, et qui va le revoir sain et sauf !

ÇANKHATCHOUDA. — Mère, tu dis vrai... si le prince revient à la vie !

LE HÉROS *(jouant l'agonie)*. — Ah ! ah ! ah ! Jusqu'à cette heure, occupé du salut d'un autre, les spasmes du plaisir m'empêchaient de sentir les douleurs de l'agonie. Voilà que je les éprouve enfin. *(Il fait les mouvements d'un mourant.)*

DJIMOUTAKETOU *(tressaillant)*. — Qu'as-tu, mon enfant ?

LA VIEILLE REINE. — Que dit-il ? *(se frappant la poitrine.)* Au secours ! au secours ! mon fils se meurt !

MALAYAVATI. — Ah ! mon époux ! Tu veux donc nous abandonner ?

LE HÉROS *(cherchant à joindre ses mains)*. — Çankhatchoûda, joins-moi les mains !

ÇANKHATCHOUDA *(faisant ce qu'il lui dit)*. — Hélas ! Le monde perd son maître !

LE HÉROS *(il ouvre à demi les yeux et voit son père.)* — Mon père, ma mère, c'est la dernière fois que je vous salue.

> Mes membres perdent le sentiment. Mon oreille n'entend plus de paroles distinctes. Hélas ! mon œil se ferme tout-à-coup. Ah ! mon père ! Le souffle que je cherche à retenir m'échappe.

Mais.... *(il répète la stance de l'acte précédent)*.....

> Pour prix des mérites que j'acquiers en sacrifiant aujourd'hui mon corps pour le

salut d'un Serpent, puissè-je de même, dans mes existences futures, ne reprendre un corps que pour le bien des autres !

(Il tombe).

LA VIEILLE REINE. — Ah ! mon fils ! Ah ! mon enfant ! Joie de tes gourous ! Où es-tu ? Réponds-moi !

DJIMOUTAKETOU. — Ah ! Djîmoûtavâhana ! mon enfant ! joie de tes amis ! trésor de toutes les qualités ! où es-tu ? Réponds-moi ! *(Faisant un geste de désespoir.)* Malheur ! Oh ! malheur !

> La constance n'a plus désormais d'asile. Où la modestie trouvera-t-elle maintenant un refuge ? Qui pratiquera en ce monde la patience ? La libéralité est morte ! En vérité, morte est la vérité ! Que deviendra la pitié, digne à son tour de pitié ? Ce monde, ô mon fils, est vide de toute vertu, depuis que tu l'as quitté pour un autre monde.

MALAYAVATI. — O mon époux ! tu nous as donc abandonnés ! Cruelle Malayavatî,

n'en as-tu pas assez vu ? Comment n'es-tu pas déjà morte?

ÇANKHATCHOUDA. — O prince, où vas-tu, abandonnant ainsi ceux qui t'étaient plus chers que la vie ? Çankhatchoûda te suivra !

GAROUDA. — Hélas ! cet être magnanime a cessé de vivre. Que faire maintenant ?

LA VIEILLE REINE *(pleurant et regardant le ciel)*. — Bienheureux gardiens du monde, faites donc pleuvoir l'ambroisie, et ressuscitez mon fils !

GAROUDA *(avec joie, à part)*. — Elle parle bien à propos de l'ambroisie. Je n'y pensais pas. Déjà je vois ma honte effacée. Je vais implorer le maître [16] des trente-trois dieux. Il fera pleuvoir l'ambroisie et je ressusciterai ainsi, non-seulement Djîmoûtavâhana, mais tous les princes des Serpents que j'ai mangés et dont il ne reste que les os. S'il repousse ma demande, alors,

> Buvant l'océan de mes ailes, et emporté par des vents impétueux, allumant avec la flamme de mes regards un incen-

die qui fera tomber en pâmoison les douze soleils [17] brûlants, broyant avec mon bec la foudre d'Indra, la massue de Kouvera [18] et le sceptre de Yama [19], je resterai vainqueur des dieux, et c'est moi qui ferai pleuvoir l'ambroisie!

Donc, je pars! *(Il sort en marchant fièrement.)*

DJIMOUTAKETOU. — Çankhatchoûda, mon enfant, pourquoi tarder? Rassemble du bois, et prépare le bûcher de mon fils. Nous partirons avec lui.

LA VIEILLE REINE. — Mon fils Çankhatchoûda, fais vite. Ton frère s'afflige de notre absence.

ÇANKHATCHOUDA *(pleurant)*. — J'obéis à mes gourous. Ne dois-je pas partir le premier? *(Il se lève et prépare le bûcher.)* Père! Mère! voilà le bûcher préparé.

DJIMOUTAKETOU. — Reine, pourquoi pleurer encore? Lève-toi. Montons sur le bûcher. *(Ils se lèvent tous.)*

MALAYAVATI *(les mains jointes, regardant le ciel.)* — Bienheureuse Gaourî, tu

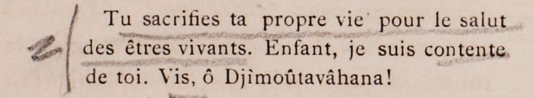
m'avais promis pour époux un Tchakravartin des Vidyâdharas. C'est donc pour moi, infortunée ! que tu auras manqué une fois à ta parole !

Alors paraît brusquement Gaourî.

GAOURI. — Grand roi Djîmoûtaketou, renonce à cet acte de désespoir !

DJIMOUTAKETOU. — Oh ! Gaourî ne peut se montrer en vain !

GAOURI *(à Malayavatî).* — Mon enfant, ma parole peut-elle tromper ? *(Elle s'approche du héros et l'asperge avec l'eau de sa cruche de pénitente [20].)*



Tu sacrifies ta propre vie pour le salut des êtres vivants. Enfant, je suis contente de toi. Vis, ô Djîmoûtavâhana !

(Le héros se lève.)

DJIMOUTAKETOU *(avec joie).* — Reine, sois heureuse ! Notre enfant est ressuscité.

LA VIEILLE REINE. — Par la faveur de la bienheureuse !

LE HÉROS *(voyant Gaourî, les mains jointes).* Oh ! Gaourî ne peut se montrer en vain !

> Toi qui donnes tous les biens qu'on désire, toi qui soulages les peines de ceux qui t'honorent, toi notre refuge, je me prosterne à tes pieds, ô Gaourî, dont les Vidyâdharas chantent les louanges.

(Il se jette aux pieds de Gaourî. Tous regardent le ciel).

DJIMOUTAKETOU. — Eh quoi ! il pleut sans nuages ! Bienheureuse, qu'est-ce que cela signifie ?

GAOURI. — Roi Djîmoûtaketou, c'est le roi des oiseaux qui, saisi de repentir, fait tomber du monde des dieux cette pluie d'ambroisie pour ressusciter avec Djîmoûtavâhana tous ces princes des Serpents dont il ne restait que les os. *(Elle montre du doigt ce spectacle.)* Ne vois-tu pas ?

> Rejoignant Çankhatchoûda, levant une tête brillante de l'éclat des pierres précieuses, léchant le sol de leur langue fourchue pour s'abreuver des sucs de l'ambroisie, voilà que, rapides comme les torrents du mont Malaya, et suivant comme eux une route sinueuse, les princes des Serpents vont se jeter dans l'océan.

(Au héros.) Djîmoûtavâhana, mon enfant, tu es ressuscité comme eux ; mais tu mérites davantage. Voici donc l'autre faveur que je t'accorde.

> T'arrosant avec ces eaux purifiantes où s'est délayé le pollen des lotus d'or secoués par les ailes des flaments, et qui m'arrivent à l'instant du lac Mânasa 21 dans un vase de pierres fines, création de mon seul désir, je te donne en ce jour un nouveau témoignage de ma bienveillance en te sacrant Tchakravartin des Vidyâdharas.

En outre,

> Voici d'abord le joyau du Tchakra 22 d'or, puis l'Eléphant aux quatre blanches

défenses, le Cheval noir, enfin Malayavatî ; contemple ces joyaux que je te donne, ô Tchakravartin !

Regarde encore : portant à la main des chasse-mouches blancs comme la lune d'automne, brillants des couleurs de l'arc-en-ciel formé par les rayons de leurs pierres fines quand ils courbent respectueusement devant toi la moitié supérieure de leur corps, voilà que les princes des Vidyâdharas, le misérable Matanga en tête, te saluent et te rendent hommage. Dis-moi maintenant ce que je puis faire encore pour toi.

LE HÉROS. — Ai-je encore quelque chose à désirer ?

Çankhatchoûda n'a plus rien à redouter du roi des oiseaux. Le fils de Vinatâ est converti. Tous les princes des Serpents qu'il avait déjà dévorés sont ressuscités. Mon retour à la vie a empêché mes gourous de mettre fin à la leur. J'ai été élevé à la dignité de Tchakravartin. Tu m'es ap-

parue en personne, o Déesse! que pourrais-je te demander encore?

Je répèterai pourtant les souhaits contenus dans la formule de Bharata [23].

Que la pluie, pour faire danser les paons qu'elle enivre de joie [24], tombe des nuages en sa saison! Puisse-t-elle, faisant croître en tous lieux les moissons, couvrir la terre d'un manteau de verdure! Que mes sujets enfin, accumulant les bonnes œuvres et échappant à l'infortune, puissent, d'un cœur exempt d'envie, goûter un bonheur sans mélange dans la société de leurs parents et de leurs amis!

La scène reste vide.

FIN DE L'ACTE CINQUIÈME ET DERNIER



NOTES SUR L'ACTE CINQUIÈME

1. Richi, ou sage, de race royale.

2. Il pense au sens que prennent ses dernières paroles si on y joint le premier mot du portier. Nous avons été obligé de modifier légèrement le tour de ces paroles pour reproduire l'équivoque du sanskrit.

3. Présage funeste. Comparez Acte I, note 7.

4. Les parents du héros mènent toujours la vie ascétique et ne vivent que de racines et de fruits recueillis dans la forêt.

5. Sorte de croix. Les Serpents à face humaine ont ce signe marqué sur la poitrine.

6. Montagne fabuleuse. Voir acte II, p. 54.

7. Autre montagne fabuleuse.

8. L'Himâlaya.

9. Montagne sur la côte d'Orissa.

10. Montagne au nord de l'Himâlaya, non loin de laquelle sont les sources de l'Indus, du Brahmapoutre et du Gange.

11. En sanskrit, un Bodhisattva.

12. L'Océan recèle le feu sous-marin qui doit détruire le monde au dernier jour de chaque création.

13. L'expression sanskrite, *âyouchmant*, est à peu près intraduisible. C'est une appellation

polie dont le sens est « destiné à vivre longtemps », et que le roi emploie ici comme un mot de bon augure. Elle est particulièrement usitée chez les Bouddhistes.

14. Les continents qui, dans le système cosmogonique des Hindous, sont en effet des couronnes circulaires, séparées les unes des autres par des mers.

15. Voilà Garouda devenu, à son tour, un Mahâsattva.

16. Indra.

17. Voir acte IV, note 20.

18. Dieu des richesses.

19. Dieu des morts.

20. La déesse mène aussi la vie ascétique.

21. Voisin du mont Kaïlâsa. Voir plus haut, note 10.

22. La Roue. La possession de ce joyau et des suivants est un privilège du Tchakravartin. On en compte ordinairement sept. Malayavatî est ici le joyau de « la Femme ».

23. Demi-dieu, inventeur du drame. Voir acte I, note 8. Tous les drames indiens se terminent ainsi par une prière pour la pluie et pour le bonheur du peuple.

24. La joie des paons, au retour de la saison des pluies, est un des thèmes favoris de la poésie indienne.

FIN

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils.

